

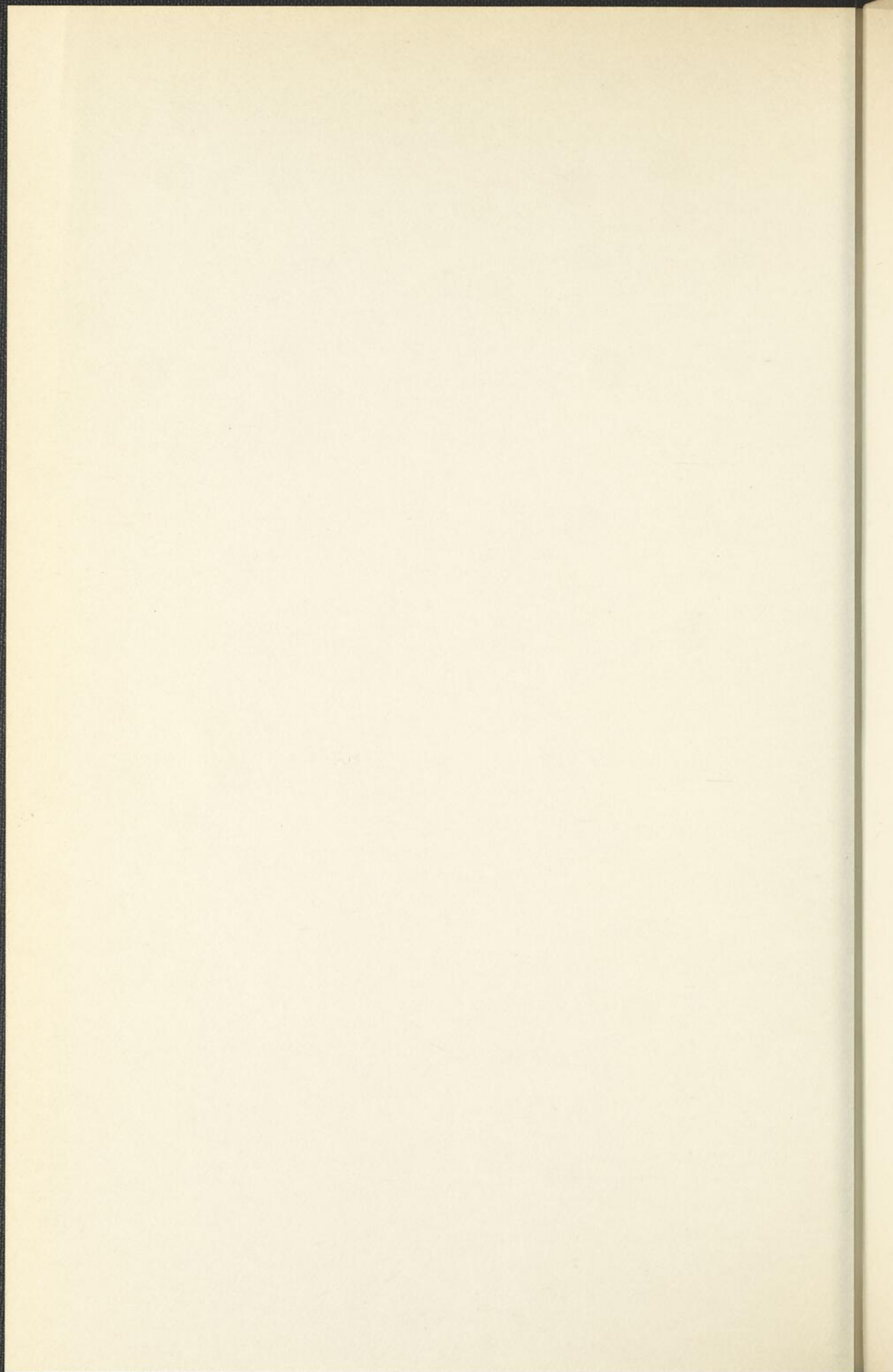
PER
B-10

S

la nouvelle barre du jour

Le Fantastique

89



la
nouvelle
barre du jour

Le Fantastique

La direction de ce numéro a été confiée à
Marie José Thériault et André Carpentier

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

Numéro 89

Avril 1980

Directeurs:

Michel Gay
Jean Yves Collette

Distribution exclusive:

Diffusion Dimédia Inc.
539, bd Lebeau
Saint-Laurent, Qué.
(514) 336-3946

Dépositaire en France:

Librairie La répétition
27, r Saint-André-des-arts
75006 Paris

Correspondance:

La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La *nbj* est répertoriée dans *Radar*, dans le *Canadian Index* et par la *Pressothèque de langue française*.

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leurs oeuvres, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent.

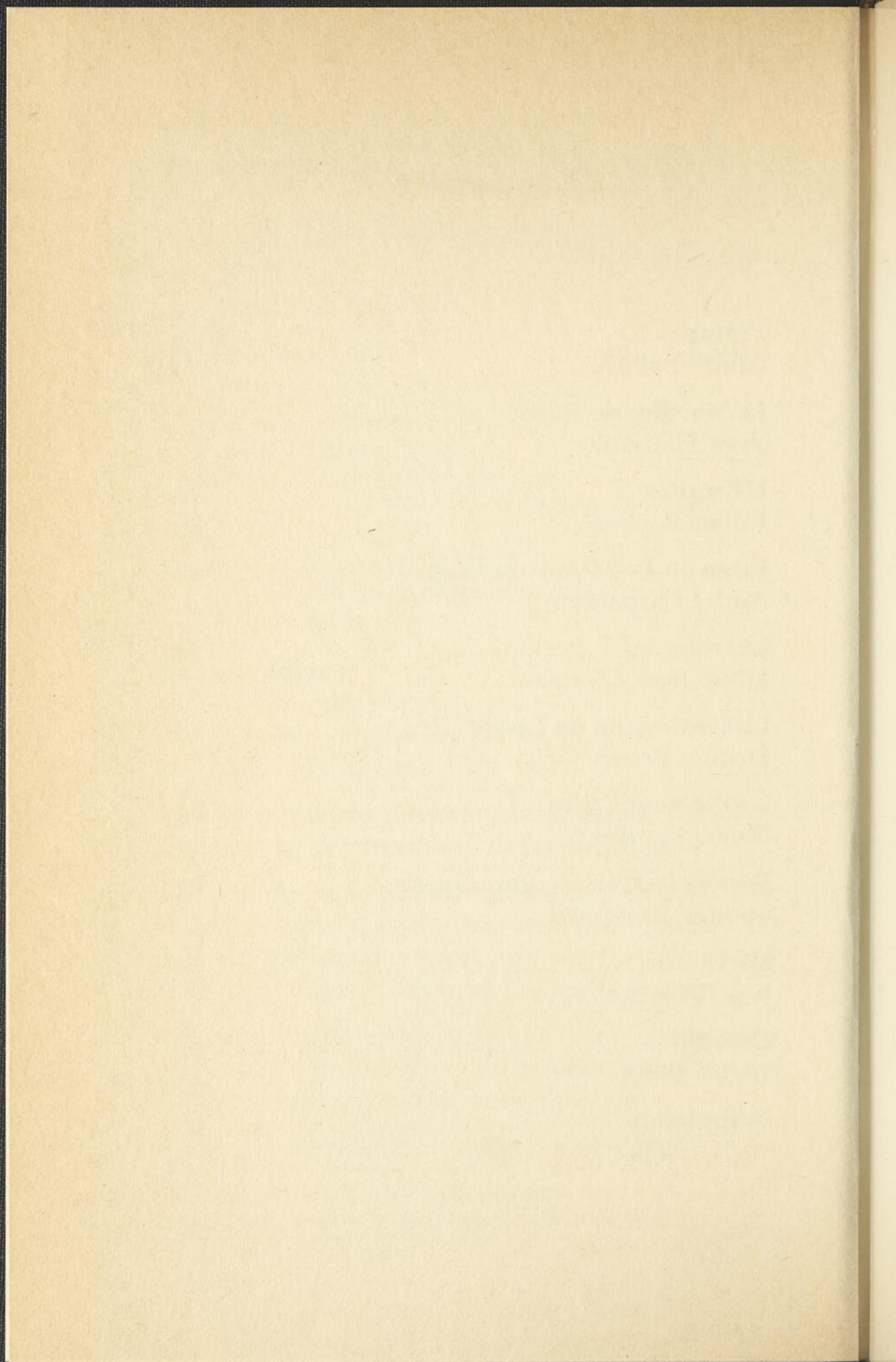
La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la *nbj* est strictement interdite sans l'accord écrit de l'auteur et de l'éditeur.

La *nbj*, le mensuel des nouveaux écrivains.

Dépôt légal — Deuxième trimestre 1980
Bibliothèque nationale du Québec. ISSN 0704-1888

Sommaire

Préface	5
André Belleau	
Le Merdier de Vérin	7
Yves Thériault	
L'Escalier	13
Esther Rochon	
Jorge ou Le Miroir du mage	22
André Carpentier	
Lucrèce	36
Marie José Thériault	
La Confession de Gisèle	44
Jacques Benoit	
La Pierre d'Érèbe	51
Daniel Sernine	
Depuis la mort de grand-père	65
Camille Bouchard	
M. Thouin	71
Jean-Yves Soucy	
Cocktail	85
Michel Bélil	
Amputation	89
Michel Bélil	



Préface

Pourquoi passer par le plus lointain — qu'on pourrait nommer l'inexplicable menaçant — pour rendre compte de ce qui est peut-être le plus intérieur et le plus immédiat? Dans **L'Inquiétante Étrangeté**, Freud cherche des motifs à cette entreprise singulière qui consiste effectivement à dire le plus rapproché par ce qui se donne comme le plus éloigné de la vraisemblance quotidienne. Mais il n'est pas nécessaire pour cela, comme il le tente envers Hoffmann (celui de **L'Homme au sable**), de reconstituer la vie intime de l'auteur. Le *distancement* fantastique, contrairement à ce qu'on pourrait penser, ne renvoie pas au sujet écrivant de façon plus instante que ne le feraient d'autres procédés et d'autres types de forme.

Cela suffit déjà à invalider une certaine critique dogmatique selon laquelle pratiquer le discours fantastique veut dire fuir la réalité, évacuer tout sens social, se replier sur soi, etc. Au contraire. D'abord, les écrivains ne font pas ce qu'ils veulent, mais ce qu'ils peuvent. Ensuite, les problèmes historiques et sociaux appellent chez eux des réponses dans l'ordre du langage et de l'écriture. Comment ne pas voir que le fantastique donne *forme* aux hantises et aux fantasmes du groupe? Certes, cela ne s'est jamais fait et ne se fera jamais en clair: le texte nous fournit une sorte d'équivalent symbolique du réel, non une copie conforme. Allons-nous exiger du texte ce que nous n'exigeons pas de la société elle-même? Ce qu'elle perçoit le moins, c'est précisément ce qui la hante le plus obstinément. Il lui faut le détour chiffré du discours littéraire, nommément du discours fantastique. Le lieu le plus obscur est toujours sous la lampe tout comme la tache aveugle est au centre de l'oeil.

Voilà pourquoi le fantastique, quoi qu'on dise, est un signe de maturité: une société commence à se donner à elle-même le spectacle figuré de ce qui sourdement, profondément la travaille. On pouvait deviner, il y a quelques années déjà, qu'il allait solliciter de plus en plus de jeunes écrivains québécois (et quelques aînés). (Paradoxalement, la pratique même incertaine de jeunes auteurs peut signifier la maturité d'une littérature). Ajoutons — vu son importance dans la littérature latino-américaine — qu'il semble entretenir quelque connivence avec les périodes de crise d'identité. Il se construit, ne l'oublions pas, autour de l'irrésolu et de l'innommé, car il suspend toute réponse au doute formulé sur la nature véritable d'un événement ou d'une série d'événements. Brouillant, déplaçant les frontières que la société maintient entre le possible et l'impossible, le concevable et l'inconcevable, il contamine et subvertit les formes aux caractères bien fixés: le discours réaliste, le roman policier, la science-fiction, le merveilleux. Le fantastique est donc lui-même moins une forme qu'une attitude sur les formes.

Le *fantastiqueur*, c'est celui ou celle qui, en notre nom, accepte de ne pas détourner les yeux de la Gorgone.

André Belleau

Le Merdier de Vérin

Yves Thériault

*Yves Thériault est né à Québec en 1915, et vit actuellement à Rawdon. Le plus prolifique des auteurs québécois, il a publié, entre autres, **Contes pour un homme seul**, **Agaguk**, **Ashini**, **La Fille laide**, **Aaron**, **Le Dernier Havre**, **Moi**, **Pierre Huneau**, ainsi que plusieurs ouvrages pour enfants et pour adolescents.*

*Gagnant de nombreux prix littéraires, dont le **Prix Athanase-David** en 1979, Yves Thériault a vu ses ouvrages traduits en plusieurs langues. Parmi ses oeuvres à paraître, signalons un roman, constituant la suite de **Moi**, **Pierre Huneau**.*

LE MERDIER DE VÉRIN

Et comme le vent avait à la fin envahi le ciel et bousculé les nuages devenus de grosses masses spongieuses ourlées de soleil, Vérin cessa de maudire le temps sombre et, en montant la pente, il se prit à écouter le chant neuf des oiseaux.

Et à sourire. Et à bien dire cette fois du beau jour qui se façonnait.

Puis la terre se mit à chanter.

D'abord, Vérin ne distingua pas ce chant du son du vent ou des trilles d'oiseaux. Mais comme il s'arrêtait pour souffler un peu, il entendit bien que ce chant était neuf et sourdait de la terre. Un long son joli que d'emblée Vérin ne sut orienter.

Venait-il de ce roc? du monticule? de la pente herbue et lisse à gauche ou du plateau plus avant où se dresse la première maison du hameau?

Il ne pouvait savoir et chercha longtemps. Il s'engagea même dans la grimpée, arrivant au hameau, dans son plein centre où il y avait les femmes, et au fond — quand reprend le chemin de montée vers les crêtes — où il trouva deux hommes. Orébor, venu d'Orient aux anciens temps de la montagne, et Moreux, qui épousa sa propre soeur.

Seulement, ils n'ont pas l'air d'entendre le son.

«La terre chante», dit Vérin aux femmes.

Alors, elles ont ri, bien sûr. Vérin est crochu et malingre. Fort, puissant même, mais noué. On le croirait branche fourchue et sans bois mais il soulève une génisse dans ses bras.

N'étant pas moites de lui, les femmes le raillent. Les hommes, qui savent sa force, l'écoutent mal mais le respectent.

Il dit aux hommes:

«La terre chante. Vous ne l'entendez pas?»

Ils hochent tous la tête et seul Breton Mourgan répond.

«Mais si, si, je l'entends...»

Vérin voit bien qu'il ment, qu'il n'entend pas la terre chanter. Alors, il va derrière le hameau où se prolonge le grand plateau fertile à la terre meuble, et il cherche le son. Puis il le perçoit qui vient de là même, d'un endroit qui se pointe, un repli du sol où croissent des muguetts à l'ombre d'un bosquet de genièvre.

Vérin s'accroupit. Il écoute chanter la terre et c'est très beau. Il y dort le reste du jour, fourbu de son voyage à la vallée en bas, presque à la plaine. Il dort des heures, que s'aïlle coucher le soleil et qu'au réveil Vérin soit en belle nuit au ciel d'étoiles et de doux vent tiède.

Mais la terre ne chante plus. Vérin rentre chez lui, mange bien mais se sent la tête pleine de noir. Il a souvenance du son. Il en a joui de toutes ses fibres. Il craint l'aube et de ne plus jamais entendre le chant.

Est-ce ainsi qu'est née l'idée, et le projet de l'idée? Vérin lui-même n'aurait jamais su dire quand lui est venue la résolution d'aller chercher ce son de la terre. Il sait tout juste qu'au matin il est reparti vers le plateau et le bosquet de genièvre, pelle et pic en main, et qu'au temps des bergers qui égailent les troupeaux pour en vérifier la santé au nouveau jour Vérin a déjà creusé profondément dans la terre qu'on ne lui voit plus que la tête. Et il a creusé large autant que profond. Un trou qui sera immense. Il se dit en tête que cette musique si belle ne peut habiter que de vastes souterrains. Il creuse donc à l'avenant, en quête de splendeur.

Et viennent les gens du hameau, informés par les bergers.

Viennent les femmes, puis les hommes, les enfants et même des vieillards.

Et Vérin est au creux de cette fosse immense, tout loin en bas déjà, la pelle projetant la terre bien haut, tant qu'elle vole à la face des curieux comme du sable de désert pendant les simouns.

Une femme crie:

«Tu plantes la tomate, Vérin?»

Une autre renchérit:

«C'est un chêne qu'il plante. Le plus vieux du monde. Le plus grand du monde.»

Un homme ricane (c'est Orébor):

«C'est un merdier que tu creuses, Vérin? Il en faudra des tonnes pour le fournir, et plein un pays de merdeux.»

Mais Vérin n'entend goutte. Il a l'habitude. En ce hameau de montagne, il n'y a que rires et quolibets, moqueries et insultes pour lui. Depuis

qu'il est enfant. Parce qu'il a les bras en torsades, le dos bossu, qu'il est trop grand sur ses jambes de nabot... Et qu'il sait parler des choses belles et des fleurs qui s'ouvrent et des oiseaux qui nidifient.

Qu'ils soient là, autour de ce trou, à le railler ne l'émeut pas. Il vide cette terre, il cherche le chant qui ne vient plus, il trépigne de désespoir. Il ne comprend pas pourquoi il fut le seul à l'entendre et qu'après en avoir reçu tant de joie il doive en être privé.

Et il creuse, les insultes pleuvent, les moqueries se font de plus en plus cruelles.

De ce qu'il perçoit, Vérin en ressent un grand mal. Était-ce donc ainsi, son destin? D'être rejeté par les siens, d'habiter ce pays d'aridité, de pentes qui rebutent et de pauvres troupeaux? Sans jamais avoir eu de femme, et qu'on lui crache dessus de n'être point comme il le faut?

Il creuse tant et tant et avec une telle puissance que soudain la terre se met à trembler. Quelque faille s'est ouverte dans les tréfonds, des plaques oscillent et se chevauchent, toute la montagne est prise d'un grelottement qui fait balancer les crêtes contre le ciel aujourd'hui bleu.

Et les orées de ce grand trou où se penche la population entière du hameau de Vérin se désagrègent: hommes, femmes, enfants et vieillards glissent d'un coup en hurlant vers les profondeurs. Vérin s'extirpe d'eux, grimpe tant bien que mal et se retrouve sur le roc solide pendant qu'une avalanche descend à la vitesse du vent et vient combler le trou et comme bâcher les cadavres.

Ne restent plus dans cette montagne que chèvres et moutons, et deux lointains bergers qui accourent, affolés.

Puis de la terre monte un chant nouveau, triomphant cette fois. Ce n'est plus une musique lente et douce, et envoûtante, mais un éclatement victorieux.

Alors Vérin comprend ce qui est à comprendre et, tout serein de la vengeance offerte, il essuie la sueur de la tâche en gestes patients et quiets.

L'Escalier

Esther Rochon

*Née à Québec en 1948, Esther Rochon habite maintenant Montréal. Elle a déjà publié à l'Actuelle, en 1974, **En hommage aux araignées**.*

*Esther Rochon publiera également prochainement un conte en anglais intitulé **The Star Fish**, dans **Canadian Fiction**, ainsi qu'un roman, **L'Épuisement du soleil**, chez Kesselring. Des extraits de ce roman ont paru dans **Imagine...**, et d'autres ont aussi été traduits en allemand.*

L'ESCALIER

Elle est assise dans l'escalier. Un peu plus bas, des vagues lèchent les marches où elle était quelques heures auparavant. Il vente un peu, mais il ne fait pas froid. Le temps est brumeux, empêchant de voir bien loin.

Une fois de plus elle se demande comment il se fait qu'elle soit ici. Elle conserve d'autres images: une ville, des voitures, une famille, des enfants, des souvenirs d'enfance, tout un réseau d'interactions sociales brillantes, dangereuses, exigeantes. Souvent, avec amertume, elle a considéré sa présence dans l'escalier comme un exil, une punition peut-être. D'autres fois, elle s'est plu à penser qu'elle était la seule survivante d'une catastrophe dont elle aurait perdu la mémoire, où cet autre monde aurait disparu avec tous ses habitants sauf elle. Maintenant, pour la première fois sans doute, elle perçoit sa vie ancienne comme une sorte d'escalier déguisé, préparatoire à celui-ci.

Les vagues atteignent la semelle de ses souliers. Comme d'habitude elles montent assez rapidement pendant la journée, et ralentissent en général pour la nuit, ce qui rend le sommeil possible. Elle se lève, et une pensée lui vient, accompagnée d'un cortège de souvenirs: «Je m'ap-

pelle Vrilis». Vrilis monte, pour éviter l'eau, pour ne pas périr noyée. Elle écoute le bruit de ses propres pas sur les planches de bois, elle écarte les bras et ses mains frôlent les deux rampes. Elle est de taille moyenne (elle s'en rappelle), a de longs cheveux bruns, et elle est vêtue d'un chandail orange, d'un pantalon bleu et de souliers de course. L'escalier est étroit, ses marches surgissent de la brume pour s'engloutir plus tard dans l'eau.

Tout à coup il y a un palier sur lequel se trouve un gros sac en papier jaune, comme Vrilis en trouve régulièrement sur son chemin. À l'intérieur, il y a des couvertures et un plus petit sac contenant du pain, une pomme et — l'étiquette le dit — de la bisque de homard en conserve. La boîte est encore tiède. Vrilis sourit, charmée et perplexe. Cet escalier la déconcerte. Comment se fait-il que cette boîte soit tiède? Qui a déposé le sac, sans faire de bruit, quelques minutes avant son arrivée? Un ange?

S'étant servi de l'ouvre-boîtes qu'elle garde dans une poche, elle boit l'onctueux liquide en surveillant l'arrivée des vagues. Elle se remet en marche, emportant les couvertures, le pain, la pomme. Le soir tombe. Elle attend qu'il fasse complètement nuit pour s'arrêter sur un palier et dormir.

Le lendemain, l'aspect de l'escalier s'est modifié. La moitié gauche demeure dégagée, tandis que l'autre, sur une vingtaine de marches, est transformée en plan incliné par de la glaise qui la recouvre. Vrilis regarde, étonnée. Il y a longtemps, en ville, elle avait appris à modeler des figurines. Elle prend une poignée de cette glaise-ci, qui a la bonne consistance.

L'eau qui montait s'arrête. De tels arrêts se

sont déjà produits. Ils n'étonnent pas Vrilis qui va plus haut chercher son dîner dans l'inévitable sac jaune. Puis, pensive, elle redescend vers l'eau dont le niveau n'a pas changé, et vers la glaise. Elle hésite. Des souvenirs très vifs de l'atelier où elle travaillait, des enfants auxquels elle donnait des cours, de son mari, lui reviennent, cruels et invitants. Elle prend de la glaise et fait un chat couché, long comme le petit doigt, qu'elle pose doucement sur une marche. Puis elle fait son autoportrait, avec de longs cheveux, une jupe et un châle comme elle en portait souvent là-bas. Elle se sert de son ouvre-boîtes comme outil.

Plusieurs jours passent. L'eau ne monte pas. Vrilis a décidé de reconstituer en miniature son atelier et l'appartement adjacent. Puis, c'est la rue à l'extérieur, qui, pour les besoins de la cause, monte le long de l'escalier et se peuple petit à petit de personnages représentant des gens que Vrilis a connus, ainsi que des passants.

Le travail avance assez lentement. Vrilis doit monter chaque jour plus haut chercher sa nourriture. Il lui arrive de penser que cet étrange escalier est une sorte d'arbre dont les fruits sont des sacs en papier jaune contenant des choses utiles. Quant elle revient vers son atelier-jouet, vers sa ville peuplée de figurines, Vrilis voudrait que l'eau se mette à descendre, pour libérer l'accès à la vraie ville qui existe sans doute loin en bas. Elle s'assoit près de ses personnages, les déplace, réinvente leur histoire, leurs rapports. Parfois elle leur donne des miettes de nourriture, pour mimer un repas, puis elle jette ces miettes, se demandant si des poissons ne viendraient pas les manger. Mais tout ce dont elle n'a plus besoin flotte autour de l'escalier avant de couler ou de disparaître à la dérive. L'eau demeure stationnaire et un peu sale. Vrilis dort sur

un palier au-dessus de la ville de glaise, disposant parfois près d'elle certains de ses personnages pour lui tenir compagnie.

Une nuit elle est réveillée par le vent qui s'est levé. Elle dispose d'une lampe de poche, trouvée un jour dans un sac. Elle l'allume et descend, dans la brume perpétuelle, vers les constructions de glaise. L'eau s'est remise à monter. Impuissante, Vrilis voit sa ville se désagréger avant d'être engloutie. Vite elle remonte, emballe ses couvertures, ses vivres. Les vagues l'ont rejointe avant qu'elle n'ait fini. Elle se met à grimper en courant. Hors d'haleine, elle doit plus tard abandonner ses bagages. Il se met à pleuvoir, tandis que des lames de plus en plus fortes ébranlent l'escalier. L'eau gagne les pieds de Vrilis, ses jambes, sa taille, sa poitrine, ses mains qui s'accrochent à la rampe. Elle perd pied, ne peut plus respirer qu'entre deux vagues, lutte avec l'énergie du désespoir et soudain — miracle? — elle parvient à se hisser hors de l'eau, à lui échapper.

Cela dure ainsi pendant très longtemps. Des semaines? Des mois? Vrilis passe ses journées et ses nuits à monter, ne s'endormant que pour être réveillée par les vagues qui l'ont rejointe. La plupart du temps elle ne s'arrête pas pour manger, mais agrippe au passage les sacs de nourriture qu'elle trouve, et grignote en chemin. Il arrive que le pain soit moisi, les biscuits détrempés. Quant aux conserves, elle ne les prend pas, ayant perdu son ouvre-boîtes. De temps en temps elle trouve des oignons ou des tranches de viande suspendus à la rampe par une corde et elle les arrache. Il n'y a plus de couvertures dans les sacs qu'elle trouve, et plus de vêtements. Heureusement qu'il fait chaud. Le chandail, le pantalon, les souliers de Vrilis sont perpétuellement humides à cause des pluies fré-

quentes. Un jour elle se décide à les abandonner et à monter nue, ses cheveux lui battant le dos, tandis que l'eau de cette interminable crue trempe ses chevilles.

Comme elle s'habitue à cette période de crise et prend goût aux averses, au déchaînement de la foudre dans le brouillard, une certaine fierté naît en elle: elle parvient à suivre le rythme de l'eau, et à survivre. Sans cesse à la merci des vagues, poussée jour et nuit à fuir plus haut, elle n'a plus de temps pour la nostalgie. Elle n'a plus de temps non plus pour la peur. L'escalier pourrait finir dans le vide, ou bien s'écrouler sous l'assaut des vagues, et après? Il faudrait y faire face, c'est tout.

Un jour qu'elle grimpe ainsi devant l'eau, livrant d'innombrables marches à un engloutissement sans retour, elle se souvient des circonstances toutes simples lors desquelles elle a quitté la ville. C'était au cours d'une promenade dans un quartier qu'elle connaissait mal. Elle s'est trouvée au pied de cet escalier qui s'élevait entre deux maisons. Une passante lui a dit que d'en haut le panorama en valait la peine. Elle s'est mise à monter, rejointe peu après par l'eau. Quelle histoire. Ce n'est peut-être qu'une histoire qu'elle vient d'inventer pour rendre mieux acceptable sa présence ici. Aucun moyen de vérifier cela. Les souvenirs ne sont que des histoires.

Brusquement un matin la tempête s'apaise. Le brouillard se lève même si Vrilis n'en espérait pas tant. L'horizon est libre, l'escalier se dresse seul au milieu d'un océan jonché de débris — ceux d'autres escaliers, peut-être. Vrilis lève la tête: le sommet de la structure demeure caché par un nuage. Il est possible que ce sommet n'existe pas.

Dans les jours qui suivent, l'eau monte très

lentement. La nourriture est abondante. Vrilis trouve des vêtements, un sac de couchage, des objets d'usage courant qu'elle emporte avec elle. Elle regrette un peu la tempête. Toutes sortes d'épaves flottent à la dérive, et aussi quelques cadavres. Vrilis hésite à boire l'eau du bas des marches qui, à présent, est un peu salée, mais elle le fait parce qu'aucun autre liquide n'est disponible.

Dégagé presque entièrement du brouillard, l'escalier tourne lentement en montant et forme une gigantesque hélice suspendue en l'air, le brun du bois étant égayé par les taches jaunes que forment les sacs. Une structure hautement improbable.

Quelques jours plus tard, alors que la brume s'est rétablie, à nouveau Vrilis trouve de la glaise sur l'escalier. Elle donne quelques coups de pied dedans et continue son chemin tandis que, comme avant, l'eau arrête temporairement sa montée.

Vrilis s'élève, s'éloignant de plus en plus de l'océan. Par les déchirures du brouillard il lui arrive de l'apercevoir en bas. Elle ne souffre pas de la soif parce que l'eau de pluie s'accumule dans les dépressions de certaines marches irrégulières. Un jour qu'il lui semble se trouver particulièrement loin au-dessus de l'eau, Vrilis s'assoit pour se reposer. Dans le silence il lui semble entendre, venant de plus haut, des coups de marteau, des planches que l'on scie. Elle imagine, au comble de l'excitation, les charpentiers qui travaillent. Elle se remet en route mais, tout compte fait, elle ne veut pas les rencontrer. Peu de temps après, une violente tempête éclate et l'eau, redevenue sans épaves, a tôt fait de rejoindre Vrilis.

Elle s'adapte de mieux en mieux à l'escalier. À présent, quand elle rencontre de la glaise sur son

chemin, elle la modèle pendant quelques jours puis elle l'abandonne. Elle ne s'attache pas aux figurines qu'elle fabrique, ni à ce qu'elles représentent. Mais elle les aime, se projette en elles, et reconstitue avec leur aide sa vie en ville. Un jour, elle fait dans la glaise l'image de son mari, et ce soir-là, elle rêve qu'elle fait l'amour avec lui. Puis elle se réveille: une lumière orangée monte d'en dessous de l'eau. Elle se penche pour mieux voir et elle aperçoit, vertigineusement loin, la ville sous l'océan transparent comme un cristal. Avec l'impression de tomber elle se retrouve là-bas: elle est en train de faire le marché avec les enfants. L'eau qui a atteint ses pieds la tire de sa rêverie. Déjà les figurines de glaise sont détruites et Vrilis doit se remettre en route.

Ses rapports avec la ville se rétablissent peu à peu, sous forme de visions de plus en plus cohérentes, interrompues cependant par la montée de l'eau. Réciproquement, la vie toute simple qu'elle mène dans l'escalier est interrompue par ces visions, suscitées par des figurines de glaise et débutant par une sensation de chute. Ce double système d'interruption la fascine et lui semble aussi important que la ville ou que l'escalier. D'ailleurs, elle ne préfère plus l'un à l'autre, ne se préoccupe plus de savoir lequel de ces deux mondes est le plus réel, oscillant entre les deux avec joie, comme en une danse. Elle danse aussi avec l'océan, le laissant s'approcher et s'en écartant presque par jeu, un jeu de vie et de mort.

Toujours elle se demande ce qu'il y a en haut de l'escalier, et si ce haut existe. Elle connaît l'horizon dans toutes les directions sauf celle-là. Elle avance, rapidement ou non, suivant son humeur et celle de l'océan qui la poursuit comme un amant grandiose et fervent. Le temps passe; en

ville, elle se voit vieillir, ses enfants sont adultes, elle devient veuve.

Un jour de plein soleil elle aperçoit la fin de l'escalier: un palier qui, à la différence des autres, ne débouche sur rien. D'étranges menuisiers viendront-ils tout à l'heure poser une nouvelle section? Lentement elle s'approche, lentement l'océan la suit. Elle s'assoit pour reprendre haleine et tandis qu'elle ferme les yeux elle se voit à l'hôpital avec ses enfants autour d'elle. Cette scène la déprime un peu, mais c'est sans importance puisque ce monde-ci est tout aussi vrai: le bois, l'eau, le ciel, le vent, l'acte de monter, celui de s'arrêter. Assise en tailleur au sommet de l'escalier, elle joue avec une boule de glaise en regardant les vagues.

Jorge ou Le Miroir du mage

André Carpentier

*André Carpentier n'est pas un nouveau venu dans la littérature québécoise. Auteur de contes et de romans, il a publié **Axel et Nicholas (suivi de Mémoires d'Axel)**, **L'Aigle volera à travers le soleil**, **Rue St-Denis**. Il possède plusieurs ouvrages dans ses cartons, qui vont du conte au roman.*

André Carpentier est né en 1947, à Montréal, où il vit toujours.

JORGE ou LE MIROIR DU MAGE

La vraie mort est minuscule.

Jean Giono

Jorge avait souvent pensé que, lorsqu'un président de compagnie démissionnait ou prenait sa retraite, quelques subalternes montaient en grade et qu'en conséquence on engageait un balayeur. Il se savait aussi ce genre d'homme destiné par son indifférence même aux tâches ingrates et mécaniques. Et s'il ne donnait pas du balai sur le plancher de l'atelier, du moins en donnait-il quotidiennement dans les factures et les bons de commande de la compagnie. Jorge, en somme, ne prétendait pas à d'autre titre qu'à celui de balayeur de livres.

Certes, répétait-il souvent, les gens ne sont jamais tout à fait ce qu'ils donnent l'impression d'être. Les forts recèlent toujours quelque faiblesse comme les faibles dissimulent toujours en eux quelque force, sauf les vaniteux et les égocentriques qui participent vraiment du bois pourri qu'ils annoncent. Aussi Jorge les craignait-il et les détestait-il pour cela. Mais, en même temps, il jugeait préférable de se ranger de leur côté, plutôt qu'auprès des faibles, fussent-ils des amis.

Or Jorge, ni vaniteux ni égocentrique, comptait plutôt parmi ces faibles que le silence et la perpétuelle retraite en eux-mêmes rendent impul-

sifs, l'un de ces taciturnes qui vivent à l'intérieur de soi, s'y croyant heureux, alors qu'en réalité ils sont plutôt malheureux au milieu des autres.

De fait, Jorge reconnaissait bien son signallement intérieur dans l'image qu'il projetait, c'est-à-dire celle d'un faible totalement faible, d'un triste essentiellement triste, d'un malheureux gonflé d'ennui. Il se confondait parmi ces moroses qui font les tourments ressembler au calme plat lorsqu'ils les racontent. Son anxiété elle-même se brisait l'échine sur son ennui. Quand on lui parlait d'amour, Jorge marchait sur des échasses et tout ce qu'il savait avec certitude de la vie, c'est qu'elle avait précédé la mort, quelque part dans l'utérus de l'histoire.

Ainsi se profilait Jorge, un être étriqué au sein des lumières de la vraisemblance.

*

* *

Jorge habitait, rue Saint-Hubert, une chambre minuscule avec lavabo. Le quartier s'avérait très bruyant et la pièce écrasante de chaleur en été et froide à conserver la viande en hiver. De par son caractère renfermé et son apparence éteinte, il menait une existence solitaire et machinale. Il vivait sans ami et sans plaisir.

Chaque matin, Jorge prenait le métro, puis deux autobus bondés et lents qui le menaient à son bureau du nord-est de la ville. Là, il s'isolait dans une pièce exiguë adjacente à un atelier où des immigrantes, endeuillées de robes accablantes, moulaient des pieds de lampes et des bibelots de plâtre. Toute la journée, il recueillait des chiffres rouges alignés sur des feuilles bleues et les recopiait en colonnes noires sur des feuilles jaunes. Cela

durait depuis près de trente ans déjà sans qu'il ait su donner un autre sens à tout cela que celui de sa survie.

Jorge commençait à travailler exactement à huit heures le matin; aussi, avec les années, avait-il développé une sorte de réflexe le faisant s'éveiller automatiquement à six heures trente, et cela, tous les jours de la semaine.

Mais... ce matin-là... sans doute en raison d'excès solitaires de la veille — car Jorge, en plus de sa passion pour le son de l'accordéon noyé dans la nuit, avait aussi développé le réflexe de la bouteille et celui des petits bordels —, il se tira du sommeil avec difficulté, l'esprit saisi dans une nappe d'angoisse, les sens ankylosés; il s'arracha donc du lit les yeux à demi fermés et se dirigea machinalement vers le lavabo surmonté d'un miroir au tain usé.

Depuis qu'un nouveau propriétaire — un vieil antiquaire dit «le chercheur de trésor» — avait racheté la pension de la vieille demoiselle Rochette pour la convertir en chambres autonomes, beaucoup de choses avaient changé. Toutefois, Jorge ne s'était jamais plaint de toutes ces transformations. Au contraire.

En premier lieu, du temps de mademoiselle Rochette, il ne prenait déjà que très rarement ses repas avec les autres locataires; il n'avait donc nullement souffert du bris de cette tradition. D'autre part, on ne le voyait pour ainsi dire jamais jouer aux cartes ou aux dominos avec les autres locataires, le soir, dans le petit salon ou dans la salle à manger. Jamais non plus ne les accompagnait-il au théâtre, au cinéma ou dans leurs excursions de fins de semaines.

Le «chercheur de trésor» avait également témoigné d'une remarquable générosité à son

endroit, changeant d'abord son matelas et complétant son mobilier par une table de chevet et un tapis tressé. Tout cela à sa simple demande. La vieille armoire fut remplacée par une autre, moins délabrée et plus propre, une armoire vénitienne dans laquelle il avait trouvé un accordéon à boutons, ce cher instrument de sa solitude. Puis on lui avait fixé, au-dessus du lavabo, un miroir qui, lui avait-on confié sous le couvert du plus grand secret, provenait directement, comme l'accordéon d'ailleurs, du bureau de consultation d'un des plus fameux enchanteurs de notre époque, le Mage Pichu! Et même si Jorge avait su, à ce moment-là, que le «chercheur de trésor» parlait de magie noire et non pas de magie blanche, il n'est pas certain qu'il aurait réagi autrement que par ce même soupir bref et frôlant l'indolence.

Jorge donc, qui avait rêvé toute la nuit d'un train raccourci fuyant indéfiniment dans un tunnel obscur qui semblait, lui, s'étirer jusqu'au centre de la terre, se débroussa un peu les cheveux avec, pour seule image, celle de l'univers rougi de l'intérieur de ses paupières; puis il se couvrit le bas du visage de mousse à barbe en pensant que le rêve engendrait l'oxygène du héros dissimulé en lui. Le rêve, ce cerf-volant lancé dans la nuit de l'ego et flottant dans l'impudeur de l'inconscient. Ce révélateur de l'âme. Cette vigie balançant sa morgue au-dessus d'un océan de passé et de prémonition. Ces coulisses du réel.

Mais alors qu'il s'apprêtait justement à lancer le rasoir dans la mousse, apportant un peu plus d'attention à ses gestes et à son reflet, il resta soudainement figé! Interloqué, et comme interrompu à mi-chemin entre son rêve obsédant et la réalité, Jorge se vit, dans le miroir, nouant sa cravate!

Tout de suite, comme obéissant à un influx nerveux, il se passa le revers de la main sur le menton et y trouva effectivement de la mousse à barbe. Pourtant, dans le miroir, il se voyait toujours les deux mains posées sur le noeud de cravate mais, cette fois, avec un regard terrorisé. Puis il se vit disparaître précipitamment. En fait, cela lui apparut comme une fuite. Une fois de plus s'installa dans son esprit cette terrible confusion entre la fascination et le refoulement.

Sans doute poussé en cela par un vieux réflexe, Jorge alla quand même se raser en se servant de son grille-pain comme d'une glace. Puis il s'habilla, plus perdu que jamais dans ses pensées; il se demandait même si ses raisonnements, en cette minute angoissante, émanaient de l'instinct ou de la connaissance, s'ils étaient empreints d'émotivité ou de logique. Ses réponses à ce propos ne le rassurant pas, il revint machinalement vers le miroir afin de nouer sa cravate.

Cette fois, il fut harponné par une sorte de terreur vertigineuse qui lui traversa le coeur avec une telle soudaineté qu'il observa que son corps lui-même, dont le reflet composait l'épicentre de l'épouvante, mettait du temps à réagir; son visage en restait d'ailleurs tranquille et presque béat, comme si la chair refusait une invraisemblance de l'esprit. Car il n'y avait rien, dans le miroir, du moins rien d'autre que la chambre avec ses meubles sombres et sa perpétuelle texture d'ennui! Pas de reflet de lui-même! Pourtant, dans sa tête, il se voyait bien nouant sa cravate, tout comme il s'était vu deux fois quelques minutes plus tôt, en voulant se raser. En même temps que son visage réagissait progressivement à l'événement et que sa physiologie se décomposait, il comprenait ce qui avait séparé ces deux images différentes dans le miroir,

la placide et la terrifiée: le désespoir! L'inintelligence du néant.

De la diablerie! Oui, il croyait bien reconnaître l'empreinte du diable derrière tant de mystère. Et cette révélation tout intérieure le rassura un peu, car il croyait pouvoir combattre aisément une chimère née d'un esprit inquiet... le sien!

Alors, préférant sans doute la fuite, comme dans le miroir, et répondant encore en cela à un vieux réflexe, il quitta précipitamment la chambre, tout juste comme la grande aiguille allait marquer l'heure, et s'en alla prendre successivement le métro et les deux autobus. Comme tous ceux qui laissent un malheur derrière soi, il marcha lentement en plantant le regard dans l'ombre prématurée de ses pas. Il pensa aussi que la fuite était la charge des faibles.

*

* *

Jorge, ce petit homme svelte dont le visage s'était émacié avec les années de langueur, transportait sur ses jambes cagneuses un corps autant dépouillé de style qu'un pyjama rayé. Aussi, toute sa nature perplexe transpirait-elle de son regard faussement paisible, et ses mains, toutes en doigts de ficelle, rendaient son angoisse manifeste.

Jorge ne pensait jamais à son âge; cela ne le préoccupait pas. De fait, rien ne le préoccupait plus. Il avait quarante-huit ans et ne s'interrogeait jamais sur l'expression «gagner sa vie». En vérité, il ne la comprenait pas.

Sans défi, à peine soucieux de sa propre survie, il s'identifiait à ces hommes incapables de commettre les gaffes qui leur permettraient de

lutter, de se débattre dans l'océan de la mémoire du monde. Cette nature lui prêtait d'ailleurs la démarche modeste des médiocres intuitifs.

Or, cette journée-là, au bureau, tout alla de travers. D'abord, le fils du vieux Gigi, Pino, un égocentrique et un vaniteux faisant de plus en plus office de patron alors que le vieux, un faible comme Jorge, consacrait presque tout son temps à ses petits enfants, s'en prit à Jorge sans raison apparente, sinon de n'être fils ni de Toscane ni de Lombardie. L'altercation faillit même virer au vinaigre lorsque Jorge, complétant une feuille de temps en se servant du capot de la Ferrari de Pino comme appui, laissa des marques sur l'objet chromé de la virilité du jeune patron. Encore heureux que le vieux Gigi, qui gardait beaucoup d'amitié pour son teneur de livres de la première heure, se trouvait à l'atelier, car Jorge aurait certainement dû laisser sa place à un Florentin ou un Milanais! Mais Jorge faisait partie de cette race sans imagination de ceux qui n'en veulent jamais à personne.

Puis il mêla les papiers bleus et les jaunes, oublia quelques chiffres, additionna là où il aurait fallu soustraire et, comble de fatalité, intervertit les numéros d'employés, ce qui lui fit permuter les payes de Pino et du nouveau balayeur.

Il ne pouvait chasser de son esprit qu'un hiatus grave venait de l'attaquer de flanc. Un hiatus temporel qui semblait de surcroît irrémédiablement braqué sur l'avenir! La seule pensée qu'il aurait à retourner chez lui le soir même lui devenait insupportable. Aussi, le temps, toujours celui-là, passa-t-il beaucoup trop vite à son goût.

À l'heure du lunch, il n'alla pas manger avec les autres, se contentant de flâner dans un super-

marché, à l'écoute de la fuite du temps. Il aimait agir ainsi le midi ou le samedi après-midi; il enlevait ses lunettes aux verres épais, car il était myope comme une taupe, et s'en allait dans les lieux publics suivre les mouvements de foule. Cette promenade le rassurait toujours un peu sur son intégration sociale en même temps qu'elle l'aidait à sortir de certains couloirs d'ennui. Quoique, ce midi-là, il espérait plutôt évacuer la torpeur de ses tripes, cette épouvante mue par un fantasme...

Au retour du lunch, tentant un dernier effort de logique, il essaya d'obtenir un rendez-vous avec son médecin pour le soir même. C'est dire comme il percevait le hiatus au-dedans de lui! Or, la secrétaire du médecin, et c'était à prévoir, lui fit entendre qu'il pourrait obtenir ce rendez-vous, mais pour un quelconque jeudi en huit! Jorge raccrocha violemment, irrité et plus exaspéré que jamais. Il savait maintenant qu'il lui faudrait lutter seul.

Dans l'après-midi, il occupa presque tout son temps à la façon d'un fonctionnaire, à déplacer le travail, à mettre de l'ordre dans ce qui restait à faire et à établir de nouvelles échéances. Jamais n'avait-il autant donné l'impression d'être débordé, jamais n'avait-il mis une telle énergie à ne rien faire. Mais jamais non plus, autour de lui, n'avait-on apporté pareille attention à son utilité. Surtout, jamais ne s'était-il senti aussi fatigué à la fin d'une journée... de travail!

Aussi, une fois l'après-midi évaporé, au moment où les employés de bureau et les ouvriers gonflaient les autobus et saoulaient les grandes artères de monoxyde de carbone, histoire d'aller chez eux s'appesantir dans l'air rare et humide, Jorge préféra-t-il circuler dans le sens inverse des *travailleurs*. Il effectua ainsi de longs détours par

des quartiers habités de petits bars aussi anonymes qu'exotiques. Il but d'abord une couple de bières dans un bar western près de Radio-Québec, puis une autre dans une couple de bars, comme s'il avait voulu tracer la trajectoire de sa course contre le temps... de sa lutte contre... Oui: c'est là qu'il comprit, qu'il sut, avec toute la certitude d'un être abandonné, qu'il n'était pas lui-même en discordance avec le temps mais que le miroir, oui, le miroir, rompait l'équilibre, brisait l'harmonie du déroulement essentiel des choses...

Peu à peu s'insinua dans son esprit l'idée que cela pourrait à jamais le sortir du banal et du quotidien au profit de l'extraordinaire et de la prophétie! Mais pourquoi lui? Était-ce la main du mage qui requérait son aide par le biais d'une béatitude mal consentie? Était-ce là une épreuve du ciel? Ou simplement le diable qui cherchait à le posséder? En outre, le «chercheur de trésor» ne lui avait-il pas parlé d'un magicien? Et si tout cela ne procédait que d'un misérable sort lancé aux quatre vents par le mage disparu?

Alors, malgré toutes les peurs qui le tourmentaient, et sans doute aidé en cela par ses abus de bière, Jorge décida de relever le défi d'où qu'il vienne et de donner pour la première fois un sens à sa vie. Il se persuada ainsi de réintégrer sa chambre, ne serait-ce que pour se dégager du néant et découvrir s'il était fou ou possédé.

*

* *

Jorge ne savait plus très bien quelle heure il était quand il arriva chez lui. D'ailleurs, n'avait-il pas renoncé à se préoccuper du temps...?

D'habitude, quand il rentrait après le travail, Jorge décapsulait une bouteille de bière, attelait son accordéon à son thorax et allait tout droit à la fenêtre comme d'autres s'installent devant leur poste de télévision. Là, il jouait des airs traditionnels qui faisaient son enfance éblouir sa vision du quotidien. En même temps, regardant d'un air insouciant la rue s'agiter et s'apitoyant même sur elle, il palpait un peu l'expression de la cohue. C'est ainsi qu'il avait appris peu à peu à jouer de son cher accordéon, se précipitant du même coup au bout de son intimité, donc de sa propre folie.

Mais, ce soir-là, curieux et attiré comme chacun de nous par le mystère et délaissant son habitude rituelle, il céda immédiatement à la tentation d'aller scruter l'avenir dans les clairs-obs-curs du miroir. Et ce qu'il y vit le paralysa.

Il se voyait lui-même, étendu sur le sol de la petite chambre dans un désordre innommable, le corps raidi, la tête ensanglantée, le regard figé et comme lancé du côté du miroir. L'accordéon trouvé dans l'armoire du «chercheur de trésor» au bout de la main...

Alors ce fut la panique.

Il interpréta d'abord la scène comme un malheur éventuel, voire même tout à fait indubitable! Puis il se souvint que, le matin, le miroir n'avait eu sur lui qu'une avance de quelques minutes. Aussi considéra-t-il la chose avec abnégation, renonçant à combattre l'inéluctable. Il s'adossa à l'armoire vénitienne, tout près du miroir, attendant, en fixant la porte, que la fatalité entre.

Durant les premières minutes, il crut son esprit vide. Il s'étonna de ne pas revoir sa vie en accéléré, de ne pas tout comprendre d'un seul coup, les mystères de l'existence autant que ceux de

la mort, comme ces moribonds de cinéma qui gonflent leurs poumons d'une ultime aspiration profonde en faisant un pied de nez à la raison humaine. Il pâtissait de ne pas se sentir différent des autres jours. Même s'il n'avait jamais eu la vanité de considérer son existence comme plus importante que celle d'autrui, il fut déçu d'entrevoir une mort aussi minuscule, somme toute, à l'image de sa vie! Mais au fond, peut-être n'allait-il pas vraiment mourir? Il lui semblait même que bien des minutes s'étaient égrenées depuis son arrivée, et la porte n'avait toujours pas donné signe de mort!

En outre, qui aurait eu l'idée d'éliminer une quantité aussi négligeable que lui? N'avait-il pas manifesté beaucoup d'orgueil en pensant qu'on en voulait à sa vie?

Peut-être s'agissait-il simplement d'un leurre, d'une duperie de l'esprit, d'une imposture pas plus diabolique qu'une indulgence plénière? Cette idée lui fit d'ailleurs lancer dans la chambre sombre une série de petits rires nerveux qui se répercutèrent en écho. Il pensa aussi à une illusion de la magie. Mais cette magie, songea-t-il, sans doute avait-elle coulé avec le mage au plus profond de la mort?

Alors il se souvint de son frère, décédé à la suite d'une «longue maladie», et de son regain d'optimisme dans les dernières semaines, de son refus tout à fait insolent de l'évidence de sa fin proche. Il pensa qu'il se laissait probablement abuser par le même phénomène psychologique et que, devant l'inévitable, il luttait en vain face au vent de l'oubli.

Il n'était plus sûr de rien. Pourtant, à chaque craquement dans le corridor, son corps tout entier tressaillait, faisant crisser l'armoire vénitienne. Il se

sentait toujours vivant. Il se disait même qu'il avait envie de vivre et qu'il était ridicule de se résigner devant un fantôme.

Aussi pensa-t-il que la meilleure solution était encore la fuite; après tout, ce serait trop bête d'attendre que la mort vienne le chercher sans même tenter d'y résister; alors il retira sa valise de sur l'armoire, lança dedans, en toute hâte et pêle-mêle, ses sous-vêtements, ses deux chemises, son costume de rechange, ses trois livres, ses cartes postales et sa collection de capsules de bouteilles de bière, ses chaussettes, ses boutons de manchettes, sa seconde paire de souliers et ses mouchoirs. Oh! et l'accordéon? Il allait oublier son cher accordéon!

Il alla rapidement prendre le vieil instrument dans l'armoire, mais en revenant le poser sur le lit, un peu énervé sans doute, il se prit soudainement le pied dans une bandoulière. Sur le coup, il eut l'impression que l'instrument tirait avec force dans le sens contraire de sa course... Puis il trébucha en entraînant dans sa chute l'armoire et la table de chevet qui se renversèrent près de lui, tandis que l'instrument vola étrangement à ses côtés, emplissant la pièce d'une musique brève et presque funèbre.

Durant la seconde qui suivit, Jorge sentit l'odeur de la mort peser sur lui, puis il assista au film accéléré de sa vie et saisit, dans un éclair de génie, que celle-là n'avait eu le sens que de sa plate béatitude parmi les faibles, c'est-à-dire bien peu de chose. Il n'eut pas le loisir de penser davantage ni de gonfler ses poumons qu'il s'affala sur le sol. L'accordéon, dans un écho dissonant et dramatique, se décontracta dans l'espace poudreux puis se contracta à nouveau en frappant violemment le parquet lisse, mettant ainsi fin à sa rengaine mortuaire.

Jorge sentit une douleur maligne dans la viande du coeur et un peu de frimas sur les os. Il renversa sur lui la valise et son contenu. Sa tête heurta un pied du lit et son corps fit un léger soubresaut qui fut, en tout état de cause, son dernier motif d'ennui.

*

* *

Jorge n'eut pas plus le temps d'apprivoiser sa mort qu'il n'avait su apprivoiser sa vie. Il sentit le commencement des choses plonger vers leur fin, le monde entier bascula sous ses pieds. Il devint un innommé et un intemporel. Un chagrin de Dieu, comme tous ceux qui meurent sur le mode du paraître. Il disparut de lui-même en haïssant les ténèbres au fond de son âme.

Une mort bien minuscule, somme toute, comme il l'avait imaginée, mais dans une sorte de grandeur magique, jamais présagée ni même espérée. Quand même, il aurait préféré une mort de plus de poids.

Sa tête baignait dans une flaque de sang qui faisait tache au milieu de la petite chambre en désordre. Son corps s'était raidi et son regard semblait fixer intensément, presque avec dépit, le miroir du mage.

Ah! si Jorge avait pu voir encore, il aurait aperçu, dans la glace, l'image prémonitoire et douceuse d'une future victime, une jeune femme pâle, cette fois, jouant de l'accordéon avec une sorte de langueur inquiète dirigée vers le miroir mal argenté, comme si leur regard à tous les deux, et celui de beaucoup d'autres devaient, comme autant d'offrandes, se croiser quelque part au-delà du temps et de la mort, tout juste à la hauteur du verre étamé.

Lucrèce

Marie José Thériault

*Poète, parolière, conteur et bientôt romancière, Marie José Thériault vit à Montréal où elle est née en 1945. Elle a publié **Comme une offrande aux grandes bêtes**, **Notre royaume est de promesses**, **Pourtant le Sud...**, **Lettera amorosa**, et **La Cérémonie**, dont une traduction anglaise est attendue pour 1980.*

*Marie José Thériault prépare plusieurs ouvrages de poésie et de prose. Signalons, entre autres, un recueil de poèmes, **Invariance**, deux recueils de contes, **Les Maisons murmures** et **Agnès ou Le Singulier Bestiaire**, deux romans, **Douze portes pour Jérémie** et **Les Demoiselles de Numidie**, ainsi que de nombreux contes pour enfants.*

LUCRÈCE

*C'est une femme belle et de riche encolure
Qui laisse dans son vin traîner sa chevelure.*
Baudelaire

D'ordinaire muette, elle choisit cependant d'enjoindre l'homme debout près de la porte cochère de se couvrir par un tel temps. Elle eut pour le dire, en nouant plus serré autour de son cou laiteux une cravate d'hermine, une voix si lointaine et si friable qu'il est possible qu'elle n'ait pas vraiment parlé mais seulement remué avec une extrême lenteur des lèvres déjà un peu bleuies. Ses cheveux ramassés en chignon sur sa tête étaient retenus par une improbable coiffe difficile à décrire sinon pour préciser qu'elle encadrait à la perfection l'ovale de son visage et en empruntait la blancheur. Elle ne daigna pas porter sur l'homme ses yeux de félidé dont le jaune ne se troublait jamais de taches plus sombres, mais resta attentive à chacun de ses pas, posant les pieds au sol avec d'infinies précautions comme s'ils allaient à tout moment y rencontrer des oeufs.

L'homme incliné par déférence trouva long le temps qu'elle mettait ainsi à passer. Il sentit le soleil lui peser sur la nuque et le tremper; il reconnut la sueur poisseuse qui marquait sa chemise aux aisselles et au col, pouvait presque la voir s'étendre comme une pieuvre qui chercherait à recouvrir son dos et sa poitrine. Il soufflait avec peine, le front penché vers les herbes rases que cette sécheresse

finirait certes par embraser, mais n'osait point lever la tête pour regarder Lucrece dont la glaciale beauté eût pu l'aveugler. Il patienta.

Longtemps après, la femme franchit le seuil, escortée comme une reine par douze lévriers de Russie.

Il importe peu de savoir que l'homme, quand il eut refermé les battants et, pour ainsi dire, sertit Lucrece dans son précieux domaine, retourna à des tâches plus ingrates. La femme elle-même ne s'en soucia pas. Non plus ne la touchèrent ses jardins indécents quand elle les traversa, insensible aux fragrances des glycines et des roses et plus habile encore à ignorer les arbres en fers de lances dressés contre le mur du sud en un prolongement naturel de la forêt qui, au-delà de l'enceinte, accompagnait de paresseuses collines jusqu'aux premières banlieues où Lucrece ne s'aventura jamais qu'à l'occasion de désordres amoureux quand elle allait, pour cuver sa peine, rôder de nuit dans les gares de triage en nourrissant le secret espoir de rencontrer là l'issue de ses égarements. Mais il ne s'y trouva jamais de brigadier qui fit une fausse manoeuvre, de telle sorte que Lucrece ne connut de répit qu'en s'astreignant à un refroidissement graduel des sens qui devait avec le temps se communiquer à toute sa personne.

Elle menait donc depuis plusieurs années une vie austère, vouée à la pratique de l'engourdissement, qu'il fût d'elle-même ou de tout ce qui composait son entourage, bien qu'elle se permît parfois des promenades sylvestres à la faveur de rares sursauts d'humanité. Mais loin de réchauffer son coeur, ces flâneries ancrèrent Lucrece dans sa décision d'atteindre de son vivant par la seule force de la volonté à une forme parfaite de *rigor mortis*. Possédant plus d'adresse à susciter un tel état chez

ses chiens, elle leur avait inculqué un sens étonnant de la rigidité. Sur un ordre d'elle ils s'asseyaient au jardin dans une imitation achevée d'animaux de faïence: leur poil se lissait, acquérait un luisant de glaçure, leurs yeux paraissaient des oeufs durs débarrassés de leur coquille, leur gueule ouverte qui n'émettait ni grognement ni aboiement devenait aussi blanche au dedans qu'au dehors et arborait deux rangs de crocs plus satinés que de la porcelaine anglaise. Les lévriers gardaient la pose sans se lasser par n'importe quel temps et sans demander d'os à gruger tant que Lucrèce ne se laissait pas gagner par la fantaisie de les tirer de leur torpeur.

Elle-même montrait toutefois des progrès moins rapides, ne réussissant souvent qu'à se maintenir dans une ataraxie étudiée qui flanchait au moindre relâchement. Elle n'en persévérait pas moins, cherchant à diminuer sa motricité par toutes sortes d'épuisants exercices, l'un d'eux — et non le moindre — consistant à rétrécir au maximum son champ visuel. C'est ainsi que ce jour-là, comme elle passait devant les fontaines dont l'eau, bue par le soleil d'août, avait laissé des traces verdâtres au fond des bassins, des salissures pleines d'insectes et de poissons morts, Lucrèce les longea sans les regarder.

Elle plaça ses chiens en sentinelle sur les terrasses, contre les balustrades, au bas des escaliers et sur des piédouches dépouillés à dessein des grands cratères de granit naguère chargés de plantes grasses ou de citronniers nains, elle les posta au bord des vasques, parmi les hibiscus de Chine et sous les pins Montezuma, elle les abandonna à l'ombre des murs harnachés d'oléandre et près des niches envahies par le lierre qui agrippait aux cuisses des Amours et un Persée, elle les figea

d'un seul commandement devant les portes vénitiennes et sous les fenêtres à dentelle de pierre; ils y montèrent une garde muette, étrangers aux oiseaux qui déjà nichaient sur leur museau en forme de glaive, sourds à leurs piailleries et insensibles, dans la froideur de la métamorphose, à leurs fientes jaunes comme des pustules sanieuses de crapauds; ils demeurèrent de marbre, roides malgré la poisse humide et la brume hivernale qui prit le jardin d'assaut, paralysant et couvrant tout d'une pellicule givrée sur un ordre inaudible de Lucrèce, tandis qu'elle disparaissait derrière une porte dont les vantaux firent en se fermant un bruit monumental de foudre, un grondement intarissable qui résonnait encore quand, dédaignant les antichambres du château, ses bibliothèques, ses salons démesurés tendus de gobelins, ses boudoirs où, fanés dans leurs vases, des bouquets d'ancolies dégageaient un relent mortuaire, Lucrèce atteignit la rampe d'accès de la salle d'armes et vint s'asseoir à une table étroite en retirant sa coiffe, libérant du même coup une abondante chevelure dont quelques mèches, comme elle penchait le front, trempèrent un temps dans une coupe remplie de vin déposée là, bien avant qu'elle n'arrive, par un serviteur prévenant.

Il dit: «Madame désire-t-elle autre chose?» Mais Lucrèce ne releva pas la tête ni ne lui répondit. Elle ouvrit seulement des yeux jaunes pleins de stupeur, saisissant pour la première fois dans la voix ironique du valet qui la considérait depuis son poste devant les armures les raisons de ses progrès trop lents. Elle étouffa une envie subite de l'écarteler, ce Joseph récalcitrant qui résistait par Dieu sait quelle puissance, qui repoussait l'engourdissement, freinant par là l'avancée de Lucrèce dans le monde des morts-vivants, car elle comprenait tout à coup qu'il lui fallait d'abord les

soumettre tous, tous autant qu'ils étaient, tous, chiens, chaises, hommes ou plantes, avant d'accéder elle-même à la bienheureuse inertie, à l'euphorique morsure du gel.

Par un signe de la main, Lucrèce congédia son domestique.

Bien résolue à mettre toutes ses énergies au service de son ultime dessein sans plus perdre une minute, elle fixa devant elle un point neutre et appela ses pouvoirs, les concentra, les réunit et les lia en une sorte de rayon mortel d'une indicible intensité. Elle crut un moment que son crâne s'ouvrait sous la tension qui lui martelait et la nuque et les tempes mais elle tint bon avec une détermination farouche, combattit sa faiblesse et les nausées qui l'assaillirent jusqu'à ce qu'elle sût dominer la situation et, en effet, dans les salons, ce furent d'abord les tapisseries qui se raidirent sous le frimas engendré par Lucrèce, puis les lustres avec leurs girandoles se couvrirent d'une gelée blanche, on vit par tout le château meubles, objets et boiseries peintes s'enchâsser dans un étui vitrifié qui en redessina tous les contours et jusqu'aux parois se fendre par la force du froid, dans les lézardes ainsi formées gonflèrent des blocs qui éclatèrent ensuite en milliers de cristaux, ils jonchèrent le sol déjà luisant comme une patinoire où les méandres des tapis, leurs fleurages et leurs bêtes mythiques parurent fossilisés, pendant ce temps, aux cuisines, les boulangères et les apprenties voyaient la pâte prendre une consistance de verre, leurs mains ne s'en pouvaient plus détacher, elles regardaient monter le gel le long de leurs bras avec des yeux remplis d'horreur, leurs cris mouraient au fond de leur gorge en même temps qu'elles-mêmes se transformaient en une substance dure et plus pâle que des Sèvres, il s'éleva à ce

moment un vent violent qui charroyait des grêlons de la taille d'un pois chiche, il s'engouffrait dans les vestibules, forçait les portes des chambres, fouinait dessous les lits en répandant partout des traînées de grésil lumineux comme une queue de comète qui resterait accrochée aux linteaux des fenêtres et aux baldaquins, aux torchères et aux soffites y suspendant des concrétions aussi friables que des hosties sous le regard amusé de Joseph, toujours bien pris dans sa chair tiède qu'aucune gerçure n'entachait et ignorant tout des efforts décuplés de Lucrèce qui combattait sa résistance et s'acharnait à vouloir faire de lui son plus brillant colosse de glace, elle visait le plexus, la tendreté de l'estomac, l'imaginait durci comme une pierre, elle mettait tant et tant de fureur à conserver sa transe, les doigts crochis en serres d'aigle sur le plateau cristallisé de la table soudée au sol par des glaciers dans cette salle où rien, ni des cuirasses, ni des heaumes, ni des lances, ni des épieux n'était reconnaissable, rien, hormis Lucrèce, Lucrèce qui respirait par à-coups, Lucrèce ivre de rage et sur le point de craquer quand soudainement Joseph sentit un fer brûlant lui transpercer le corps, il se recroquevilla en hurlant plus fort qu'un possédé, chancela, chercha des points d'appui sur les surfaces glissantes qui le repoussèrent, sur les arêtes qui le lacérèrent tandis que le gel le mordait avec ses dents chauffées à blanc, l'envahissait par le dedans, se communiquait à ses artères, coagulait rapidement toutes ses humeurs fondamentales, puis les cris de Joseph faiblirent, décréurent aussi les violents spasmes qui l'avaient secoué, ils s'immobilisèrent au sein d'une cristallerie bleutée, lui-même devenu un quartz limpide renfermant des viscères éclatés qui l'allumaient de prismes, splendide forme pétrifiée dans un château absurde et somptueux.

Lucrèce, par un instinct de fauve, sut qu'elle

avait remporté la victoire. Les traits de son visage se relâchèrent et reprirent leur harmonie florentine. Elle se leva pour parcourir les salles indescriptibles, scruta les cagibis, les placards empanachés, les corridors flanqués par des idoles grotesques où l'on devinait à peine les formes des anciennes statues, elle sourit d'aise à la vue de sa propre chambre avec son lit orné de singuliers glaçons fixés au dais comme des lambeaux de moustiquaire, reconnut sous le givre son linge fin et ses dentelles raidies, elle se fraya un chemin à travers les cristaux, les aiguilles, les flocons, puis elle s'allongea en croisant les mains sur sa poitrine et, blanche prêtresse dans son décor de cathédrale, dans son théâtre extravagant, belle gisante sur son sarcophage, elle se laissa lentement envahir par le froid.

La Confession de Gisèle

Jacques Benoit

Jacques Benoit, né à Lacolle près de la frontière américaine en 1941, vit maintenant à Montréal.

*Il a publié quatre romans, **Jos Carbone**, **Les Voleurs**, **Patience et Firlipon** et **Les Princes**. Ce dernier, ainsi que **Jos Carbone** qui méritait en 1968 le **Prix littéraire du Québec**, ont été traduits en anglais.*

*L'extrait que nous présentons est tiré d'un roman en préparation intitulé **Gisèle et le serpent**, ou **Les Aventures drolatiques du docteur Grégoire Rabouin**.*

LA CONFESSION DE GISÈLE

Un jeune médecin montréalais, Grégoire Rabouin, est entraîné contre sa volonté dans une suite d'aventures cauchemardesques par une de ses ex-patientes, Gisèle Ribeaault. Terrorisé, craignant pour son équilibre mental, Rabouin commence à comprendre ce qui lui arrive le jour où il trouve chez lui, sur une table, un mystérieux cahier venu là il ne sait comment. C'est une confession, de la main de la jeune femme, où celle-ci soulève un coin du voile à son propre sujet...

*

* *

J'ai vécu (et je vis encore) une étrange aventure, au bout de laquelle je me suis trouvée être une autre au point où je me demande parfois s'il n'aurait pas mieux valu que je reste qui j'étais. (Que c'est bien dit, tout cela!) Mais tel n'est pas mon propos; je passe donc aux faits, c'est-à-dire au récit des événements qui ont fait de moi ce que je suis maintenant. Je tenterai d'être la plus brève possible.

Jusqu'à l'âge de trente-trois ans, ma vie ressembla à celle de tout le monde. Je viens d'une famille de classe moyenne (mon père est agent d'assurances), je suis d'intelligence moyenne — je

ne me leurre pas — et, enfin, j'ai étudié un peu plus longtemps que la moyenne des gens. Diplôme d'études collégiales, puis deux ans d'université en faculté de philosophie, et puis crac! après avoir moult fois couché avec, j'ai épousé à vingt-et-un ans un confrère de faculté. Barbichette, lunettes, l'intellectuel type, enfin, un concombre encore moins intelligent que moi, comme je finis par m'en apercevoir après quelques années de mariage.

Un vrai désastre. Une fois mariée, j'enseignai un an comme professeur suppléant à la Commission des écoles catholiques de Montréal, et puis, vidée, sans force, dégoûtée de l'enseignement, j'abandonnai tout et m'enfermai dans mon appartement.

Je me mis à lire, à rêvasser, en un mot, je perdais mon temps. Barbichette (je veux dire mon mari) enseignait dans un collège et, pendant ce temps, avec moi au milieu, la maison devenait chaque jour de plus en plus sale.

Les joies du lit — connaissais pas, ou si peu.

Barbiche, malgré nos nombreuses coucheries, en était à peu près au même point, et moi, à croire que je régressais.

Jusqu'ici, rien que de très ordinaire. Je m'ennuyais, je périssais lentement d'ennui. Le suc vital me quittait, comme un citron qui sèche sur un coin de table.

Huit ans, que ça a duré.

À vingt-neuf ans, ne voyant plus d'issue (j'enlaidissais et maigrissais: de cent vingt-cinq livres le jour de mon mariage, j'étais passée à quatre-vingt-dix-huit), je me mis à courir les médecins. J'en vis je ne sais plus combien, mais cela ne donnait rien et même les visites chez les

docteurs finirent par m'assommer. Maintenant, j'étais franchement laide, blême, et je paraissais dix ans de plus que mon âge.

Tout à ses pensées profondes (celles des autres, en fait, puisque à mon avis il n'a jamais accouché d'une seule pensée philosophique originale, et puis qu'est-ce que la philosophie?), Barbiche, je disais, tout occupé à remâcher des idées puisées dans ses livres, semblait ne s'apercevoir de rien et, comme on dit, me fourrait (le beau mot!) avec régularité, mais je restais indifférente comme une planche.

Une nuit, je fis un rêve.

Un serpent vert foncé — vert sapin, mais en plus luisant et la peau couverte d'écailles —, gros comme le poignet et long comme le bras m'entra par le vagin et, après un temps plus ou moins long passé dans mon corps, me ressortit par la bouche. Ce n'était pas un cauchemar, un rêve tout simplement: je n'eus pas peur, j'étais calme, ou plutôt indifférente.

Le cauchemar, ce fut le lendemain matin. En m'éveillant (j'avais encore le souvenir de ce corps froid me sortant de la bouche pour se glisser contre ma joue et mon cou), j'ai vu, de mes yeux vu, le serpent traverser notre lit dans le sens de la largeur, en passant sur nos genoux, puis se couler par terre avec souplesse. Il m'a même semblé qu'il m'a jeté à un moment un regard d'un coin de l'oeil.

Je suis restée dix minutes raide comme une barre, assise dans le lit, les dents serrées à m'en briser les mâchoires. J'étais en fait si pâle que Barbi, qui prend habituellement une demi-heure à se réveiller vraiment, m'a regardée avec étonnement et m'a demandé ce qui se passait.

Je n'ai rien dit, c'était mon serpent, pas le sien.

«J'ai fait un cauchemar», j'ai dit, et la conversation s'est arrêtée là.

Quel rêve...! mais, me semblait-il, ce n'était plus seulement un rêve.

La nuit suivante, idem. Toutou (mon serpent, comme je l'appelle maintenant) me visita de nouveau les intérieurs. Cette fois cependant il entra en se tortillant un brin et j'eus un orgasme dans mon sommeil. Puis idem encore, il me ressortit par la bouche.

À mon réveil, je le cherchai partout avec plus de curiosité que de peur, mais il n'était pas là.

J'ai fait le même rêve trente-trois nuits d'affilée. Chaque nuit, Toutou était un peu plus gaillard, si vous voyez ce que je veux dire. Il s'attardait à l'entrée, le coquin, et puis une fois là-dedans il me malaxait les entrailles. Dans mon rêve, je mettais alors la main sur le ventre, et je sentais ses mouvements un peu mieux chaque nuit, comme j' imagine une femme enceinte sent les coups de pied de son fœtus. Mais le matin, j'avais beau regarder partout, je ne le revis plus une seule fois.

Barbiche commença assez rapidement à me jeter des coups d'oeil suspects. Car au bout d'une quinzaine de jours, je commençais à engraisser. Jusque-là blême comme une cancéreuse, ma peau devint blanche — un beau blanc lait avec une imperceptible nuance de rose — et je continuais à prendre du poids. Tout doucement, en trente-trois jours seulement, je regagnai la chair que j'avais perdue et regrimpai donc à cent vingt-cinq livres. J'embellissais, je voyais ça dans mon miroir et aussi aux regards goulus dont me gratifiaient les hommes dans la rue.

Barbiche, je précise, s'inquiétait. Comme disent les auteurs de romans policiers, j'avais l'impression — chaque fois qu'il me jetait un de ses regards fuyants — de voir lentement tourner les lourds engrenages de sa pensée; une idée originale lui était enfin venue: il me soupçonnait de le tromper.

La beauté est une bien belle chose. Moi, ça me rendit gaie à nouveau, je me remis à rire de tout et de tout le monde et aussi à faire des mots d'esprit — une habitude de jeunesse dont j'avais même oublié que je l'avais eue, à cause du sérieux et de la bêtise lugubre de mon mari.

Le 21 juin 19... (c'était le matin qui suivait ma trente-troisième nuit de fête avec le serpent), Barbiche, qui était en vacances, partit à l'aube pour une excursion de pêche. Il avait accepté l'invitation d'un ami professeur et allait en Abitibi, je crois, où il devait rester trois jours. Je l'embrassai avant son départ, et bon débarras! m'étais-je dit.

J'étais à manger un bol de Corn Flakes en rêvassant, encore toute chaude de mon rêve habituel, quand soudain l'impossible se produisit. En face de moi, là où aurait dû être assis Barbiche, une petite tête verte aux yeux jaunes se montra soudain par-dessus le rebord de la table.

«Madame...», fit-elle d'une belle voix grave en dodelinant comme pour me saluer et avec une sorte de rictus qui pouvait passer pour un sourire.

Je fus si saisie que je faillis m'étrangler avec mon Corn Flakes. Je finis par avaler de travers, avec beaucoup de difficulté, et j'en eus mal à la gorge.

C'était Toutou — le rêve devenu réalité — et, me mettant à trembler, je réalisai que le serpent,

malgré son semblant d'irruption dans la réalité le premier jour, n'avait été jusque-là pour moi que l'élément d'un rêve.

Brusquement, je me levai comme un ressort et ma chaise tomba, puis je restai de nouveau figée par l'épouvante comme le serpent s'élevait en se tortillant.

«Madame Gisèle a peur?» fit-il ironiquement en me fixant de ses petits yeux ronds, brillants comme deux pierres précieuses.

Un serpent vous a-t-il déjà adressé la parole? Je peux vous assurer que même s'il s'agit d'un serpent familier, comme l'était en quelque sorte celui-ci pour moi, cela vous glace.

J'étais toujours incapable d'articuler un mot. Pourtant, mon nom dans sa bouche m'avait un tantinet rassurée, car il me semblait que la bête me montrait par là qu'elle me connaissait vraiment (c'était donc à coup sûr le serpent de mon rêve) et qu'elle ne me voulait pas de mal.

Le reptile s'enhardit, puis grimpa tout à fait sur la table et rampa avec souplesse et lenteur vers mon couvert.

«Touchez pas à mon Corn Flakes!» dis-je sottement.

Il sourit à sa manière:

«Ce n'est pas les Corn Flakes qui vous font engraisser et embellir», fit-il remarquer en penchant la tête d'un air câlin.

Ce qu'on peut être bête! Malgré l'évidence, je n'avais pas fait de lien jusque-là entre mes relations nocturnes avec Toutou et ma beauté renaissante, mais du coup la connexion voulue s'établit dans ma cervelle et je compris: c'était au serpent et à ses bienfaits que j'étais redevable de ce que je devenais!

La Pierre d'Érèbe

Daniel Sernine

Daniel Sernine est né à Montréal en 1956, où il habite toujours.

*Il a publié plusieurs nouvelles dans des revues de fantastique et de science fiction, dont **Exode 5** qui remportait le **Prix Dagon** en 1977. Un roman de science fiction pour les jeunes a également été publié, **Organisation Argus**, ainsi que deux recueils intitulés **Les Contes de l'ombre** et **Légendes du vieux manoir**.*

LA PIERRE D'ÉRÈBE

Les Phrases de l'Oracle livre maudit dont la rédaction remonte à la plus haute antiquité, traite des puissances mauvaises qui habitent un univers voisin du nôtre. Heureusement ces puissances n'ont accès à notre monde qu'en de rares occasions, et encore leur faut-il des manières de clés, qui prennent parfois la forme d'incantations, parfois celle d'objets magiques. Ces objets ont une façon bien à eux de passer entre les doigts des mortels qui ne savent rien de leur vraie nature et d'aboutir par ces mêmes ignorants entre les mains de ceux qui savent les utiliser — en bien ou en mal.

Il est bien des objets dont je pourrais vous entretenir, mais je vous parlerai ici d'une pierre d'Érèbe et d'un jeune homme à qui elle échut, pour lui échapper peu après, sans qu'il sût jamais quelle tragédie se mit en branle lorsqu'il la perdit. Il fut trop content de ne plus la détenir.

Toutefois, quelques années plus tard, un autre de ces objets, une bouteille ensorcelée, allait lui échoir par un hasard tortueux et causer sa perte. Mais c'est là une tout autre histoire, et j'en reviens à mon propos de ce soir.

C'était un contraste étonnant. D'une part, ce jeune homme qui avançait d'un pas souple, portant

une pèlerine sombre, un cache-col tricoté et une casquette de sous laquelle émergeait une abondante chevelure d'or cuivré. À quelques pas derrière lui, penché vers l'avant dans une pose quasi simiesque, un bossu marchait aussi vite que le lui permettait sa claudication. C'était un véritable gnome, court et noueux, dépenaillé comme un clochard.

Exaspéré, le jeune homme s'arrêta et se retourna.

«À la fin, dit-il sèchement, vas-tu me lâcher? Pourquoi me suis-tu?»

Il se retenait de grimacer devant ce visage hirsute, dont un oeil était ouvert, glauque, tandis que l'autre était bouché par une paupière ratatinée. Le nez camus, les sourcils broussailleux, le front bas, la peau ravagée et verruqueuse.

Le bossu s'arrêta devant le jeune homme et sa bouche édentée eut un rictus qui se voulait sourire.

«Si je donnais l'impression de te suivre, c'est que je ne parvenais pas à te rattraper.

— Eh bien, c'est fait. Que me veux-tu?

— Tu es bien Simon, le petit-fils d'Agathe?»

Interloqué, le jeune homme hésita.

«Et toi, qui es-tu? Est-ce que je n'ai pas déjà vu ta vilaine face?

— Possible... Agathe ne sort plus sans s'appuyer sur ma robuste épaule. On m'appelle Lèperou et il y en a qui disent que ma mère a couché avec le diable. »

Il eut un gloussement qui pouvait passer pour un rire.

«Ta grand-mère Agathe te cherche, ajouta-

t-il. Elle a quelque chose de très important à te dire.»

Simon fut plus qu'intrigué. Il y avait des mois, sinon des années, qu'il n'avait vu Agathe, la mère de sa mère, et il n'eût pas été étonné d'apprendre qu'elle était morte. Elle devait être octogénaire. C'était une Amérindienne et on la disait sorcière. En fait, elle avait été diseuse de bonne aventure, chiromancienne, cartomancienne, mais Simon ne croyait pas qu'elle exerçât encore son métier.

Pourquoi diable voulait-elle lui parler à lui, qui la connaissait à peine? D'ailleurs, fallait-il se fier à Lèperou, ou n'était-il pas en train de préparer quelque mauvais coup?

«Suis-moi, disait le bossu, je vais te mener à elle.

— Tu crois que je vais te suivre dans les ruelles de Saint-Imnestre? En plus, il va bientôt faire noir!

— Tu ne me fais pas confiance?» demanda Lèperou avec un air de dignité offensée qui fit sourire Simon malgré sa méfiance.

Le jeune homme décida de suivre son guide infirme, bien résolu toutefois à demeurer sur ses gardes. L'un à la suite de l'autre ils quittèrent la basse-ville et s'engagèrent dans le faubourg Saint-Imnestre par le pont de l'Islet. Le temps était gris, avec de rares échancrures dans les nuages. Dans la pénombre du crépuscule on allumait les réverbères.

Sans son guide, Simon ne serait jamais parvenu à trouver son chemin à la noirceur dans ce dédale de venelles tortueuses si même il avait su où il allait exactement. Ils arrivèrent enfin devant une sorte de porte cochère au-dessus de laquelle une

enseigne rouillée annonçait un forgeron. Lèperou poussa un des battants de bois vermoulu et les gonds grincèrent. Le boiteux s'engagea dans un passage voûté. Il disparut dans l'obscurité et Simon le suivit au son de ses godasses sur la terre battue.

Ils débouchèrent dans une cour intérieure encombrée de barils, de caisses et de tonneaux. Simon leva la tête et vit que le ciel se dégagait un peu. Lèperou, à peine visible dans les ténèbres, désigna un escalier de bois conduisant à l'étage d'une bicoque délabrée, du côté droit de la cour.

«En haut de l'escalier», chuchota-t-il.

Puis il s'en fut par où il était venu. Le jeune homme se retrouva seul en ces lieux sinistres. Dans les murs noirs qui entouraient la cour, quelques rectangles luisaient faiblement, trahissant des fenêtres occultées par des rideaux sales derrière lesquels brillaient de pauvres luminaires. Le trottement d'un rat troublait parfois le silence.

Redoutant un guet-apens, Simon scruta tous les recoins de la petite cour, mais il n'y avait personne. Finalement le jeune homme s'engagea dans l'escalier chambranlant. Les marches vermoulues obligeaient Simon à sonder chaque degré avant d'y porter le poids de son corps.

Il parvint à une porte palière. Il y frappa en vain; le son des coups troubla le silence de l'arrière-cour mais ne suscita aucune réponse. Simon ouvrit alors la porte, qui n'était pas fermée à clé. Il distingua la première marche d'un escalier à pic, presque une échelle. Penché vers l'avant, en s'aidant de ses mains, il monta pratiquement à quatre pattes en se demandant pourquoi diable il s'était embarqué dans pareille histoire.

L'obscurité était totale et le jeune homme faillit se heurter à une porte, à peine soulignée par

un rai de lumière filtrant entre le battant et le plancher. Il frappa.

«Qui est-ce? demanda une voix aigre et cassée.

— Simon.»

La porte s'ouvrit sur une sombre mansarde dont le plafond en pente rejoignait le plancher. Seul un maigre feu de bois allumé dans une petite cheminée noircie éclairait la pièce. Il y avait quelques meubles bancals et un fouillis d'objets hétéroclites défilant tout inventaire.

Mais ce que le visiteur vit d'abord, ce fut la vieille femme qui ouvrait la porte. Emmitouflée de châles, elle avait une tête maigre aux os saillants et à la peau de momie, avec quelques mèches de cheveux gris. C'était Agathe; Simon la reconnut sans l'ombre d'un doute bien qu'elle eût beaucoup vieilli depuis la dernière fois qu'il l'avait vue.

Tandis qu'il refermait la porte derrière lui, Agathe retourna s'asseoir sur sa berceuse, puis elle fixa sur son invité le regard de ses yeux gris aux pupilles minuscules, qui semblaient ne pas voir ce qu'ils contemplaient.

«Bien que je voie mal ton visage, dit-elle en chevrotant, je reconnais cette chevelure. Je te remercie de répondre à mon appel. Je suis trop vieille pour sortir et j'ai peine à marcher. Je n'ai personne à qui me fier. Lèperou est un être sournois et je n'oserais rien confier à ses doigts crochus.

— Avez-vous un service à me demander, grand-mère?»

Elle lui montra une lucarne s'ouvrant dans un mur de briques.

Simon s'en approcha et comprit où se trouvait

la maison d'Agathe. Elle se dressait sur l'extrême bord de la Michikouagook, à l'endroit où cette étroite rivière, en un méandre prononcé, se rapproche du promontoire de la haute ville au point de toucher presque le pied de la falaise, de sorte que les maisons de la haute-ville semblent en cet endroit dominer celles du faubourg Saint-Imnestre.

«Tu vois cette maison?» fit la vieille femme.

Elle désignait une sombre demeure, haute et massive, sise presque au bord de la falaise. Sous la lune qui brillait entre deux nuages, Simon en observa les tourelles, les pignons, les cheminées et aperçut quelques fenêtres faiblement éclairées. De par sa position au bord de la falaise, la maison semblait surplomber la mansarde d'Agathe.

«Cette demeure, expliqua la vieille Indienne, est le repaire d'une secte d'Adorateurs de Sourador. Certaines nuits, il s'y trame des choses mauvaises.

— Qui est Sourador?» demanda Simon.

La vieille baissa le ton comme si le seul fait de parler de ces choses pouvait attirer le malheur!

«Il est l'une des trois Puissances du Mal. Sourador, le Sournois, Celui qui guette derrière les nuages, le Malin, le Pervers, Celui qui fait naître l'angoisse. On le représente parfois sous la forme d'un immense aigle, aussi transparent que l'air, avec des mains humaines en guise de serres. Ses Adorateurs lui offrent leurs prières blasphématoires mais ils ne peuvent l'évoquer à proprement parler, c'est-à-dire le faire apparaître devant eux, car c'est une entité qui vit en d'autres sphères et se manifeste rarement dans notre univers. Ils aimeraient bien pouvoir en quelque sorte lui ouvrir la

porte de notre monde pour contempler en face sa puissance. Mais pour ce faire, il leur manque la clé, et cette clé, c'est moi qui la détiens.»

Elle désigna une vieille commode qui constituait l'essentiel de son mobilier.

«Cherche, dans le tiroir du haut, un écrin noir.»

Simon eut grand peine à découvrir l'objet parmi des étoffes sombres. Il donna la petite boîte à la vieille, qui l'ouvrit. Sur le satin blanc était posé un pendentif muni d'une chaînette d'or: une pierre rouge en forme de larme ou de goutte d'eau, de la grosseur d'un raisin. Le joyau était translucide, tel un rubis ou un grenat, mais il y avait à la surface de la pierre de très fines marbrures roses. Aussi lisse et poli qu'une agathe, le bijou était enchâssé dans une résille d'or aux mailles fines et largement espacées, entrelacées sans symétrie.

«C'est une pierre d'Érèbe, expliqua la vieille. Quand certaines formules magiques sont prononcées, elle luit d'un éclat pourpre et elle éveille la convoitise de Sourador. C'est avec cette pierre que les Adorateurs entendent évoquer leur démon; ils veulent me la voler. Et s'ils s'en emparent, ils attireront sur toute la ville la fureur de Sourador.

— Comment ont-ils su que vous la possédiez? demanda Simon que toutes ces fables laissaient sceptique.

— Ils ont parmi eux une voyante; la pierre d'Érèbe est constamment entourée d'une aura perceptible dans la sphère spirituelle.»

Agathe couvrait des yeux le joyau maléfique et son petit-fils la considérait avec une incrédulité mêlée de pitié. Il fallait que la vieille fût bien

proche de la sénilité pour proférer de telles sottises. Il est vrai que l'occultisme avait longtemps été son métier.

«Et quel est ce service que vous vouliez me demander?»

— Les gens de la secte rôdent déjà autour de moi, répondit-elle en jetant à la ronde des regards inquiets. Il faut mettre la pierre d'Érèbe en lieu sûr, hors de leur portée. J'ai pensé à l'archevêché.

— L'archevêché?

— Monseigneur Alfiori connaît ces choses. C'est d'ailleurs pourquoi il a longtemps été en disgrâce; le Saint-Siège prise peu l'occultisme. Peut-être Monseigneur Alfiori pourra-t-il exorciser la pierre ou la détruire selon un rituel qui effacerait ses vertus maléfiques.»

Un bruit de vitre cassée l'interrompit et fit sursauter le jeune homme: une brique, lancée à travers une lucarne du toit, rebondit sur le plancher parmi les éclats de verre. Simon considéra la vitre brisée avec hébétude tandis qu'Agathe se levait avec une hâte désespérée.

«Cache-toi, garçon!» grinça-t-elle.

Son avertissement fut interrompu par un sifflement: une flèche noire transperça son cou de part en part. La vieille retomba assise dans sa chaise, un sang clair coulant du côté de son cou.

«Alfiori...» râla-t-elle en tendant au jeune homme l'écrin hâtivement refermé.

Son bras retomba et la petite boîte chut au sol. Simon n'avait pas encore bougé, sidéré surtout par la flèche noire à la fois si incongrue et si meurtrière. Sa réaction vint enfin: il se jeta à quatre pattes, à la fois pour échapper à un nouveau trait et

pour récupérer l'écrin. La seconde flèche le manqua de peu, perça son cache-col juste derrière la nuque, latéralement, et resta prise dans la laine. Tout à coup, les propos de la vieille Agathe prenaient plus de poids.

Pour l'instant, le jeune homme n'avait rien de mieux à faire que de fuir: sa pauvre grand-mère gisait morte et il n'y pouvait plus rien. Glissant l'écrin dans sa poche, il rampa jusqu'à la porte. La lucarne par laquelle le mystérieux assassin avait tiré ses flèches donnait sur le côté opposé à la sortie. Simon espérait donc lui échapper en empruntant le chemin par où il était venu.

Il descendit l'escalier intérieur presque à tâtons et déboucha à l'extérieur sur le palier branlant. La petite cour enténébrée lui parut déserte. Il dévala les marches périlleuses puis s'élança vers le passage donnant sur la rue.

Dans sa fuite, il s'interrogeait sur cet assassin invisible qui tuait avec des flèches. Cela avait sûrement rapport avec les propos de la vieille Agathe: n'avait-elle pas dit qu'elle se savait surveillée par les Adorateurs de Sourador?

Le fuyard ouvrit la porte cochère et s'élança à l'air libre. Il n'eut pas sitôt fait cinq enjambées qu'une flèche siffla à ses oreilles et alla se perdre plus loin dans la rue. Simon bondit vers l'abri d'un porche.

Puis, risquant un coup d'oeil sur sa gauche, il tenta de repérer le mystérieux archer. Dans cette direction, la rue faisait un coude; sur le toit incliné de la maison qui se dressait dans cet angle, le fuyard aperçut un mouvement. Ce n'était guère qu'une ombre dans l'ombre des cheminées, à peine visible dans la nuit.

Le jeune homme recula dans l'abri de sa cachette pour reprendre son souffle. Il sentit derrière son mollet la résistance d'un corps inerte. Se retournant il regarda à la pauvre lueur des fenêtres d'en face. Il sursauta en voyant un corps recroquevillé sur les marches du porche. Horrifié, Simon reconnut Lèperou; dans l'unique oeil du bossu était plantée une flèche de bois sombre empennée de plumes noires.

L'archer était véritablement un tueur: pourquoi avait-il assassiné Lèperou qui n'avait rien à voir dans cette histoire? Et pourquoi Agathe, du reste? La vieille était sans défense et on aurait aisément pu fouiller sa chambre sans lui faire violence.

Simon n'avait guère le temps d'épiloguer là-dessus: l'archer pouvait avoir des complices ou descendre lui-même du toit où il était perché, et Simon n'était pas à l'abri. Il décida de tenter sa chance en courant d'un porche à l'autre, espérant battre de vitesse le tireur à l'arc.

Mal lui en prit, car il n'eut le temps de faire que deux enjambées. Quelqu'un lui sauta aux jambes par derrière et il tomba en plein visage sur le trottoir. Un coup sur la tête l'étourdit sans toutefois lui faire perdre connaissance. Il fut un moment à voir des lumières devant ses yeux, à entendre un bourdonnement lancinant et à se sentir tomber vertigineusement. Il n'eut que vaguement conscience qu'on le fouillait, puis il entendit des appels. Lorsque sa vision se rajusta, deux passants le remettaient sur pied et son agresseur s'enfuyait vers le coin de la rue.

Simon fouilla vivement les poches de sa pèlerine: l'écrin noir n'y était plus.

Simon ne songea pas un instant à poursuivre

son détrousseur: il s'estimait déjà assez chanceux d'avoir échappé à l'archer et de se tirer de cette affaire avec seulement une bosse sur le crâne. Il ne tenait pas non plus à attendre l'arrivée de la police: il aurait été bien en peine d'expliquer pourquoi Lèperou et Agathe étaient morts et de prouver qu'il n'y était pour rien.

Il décida donc de filer à l'anglaise tandis que des badauds faisaient un demi-cercle autour du cadavre du bossu. Peu lui importait l'usage que les brigands feraient de la pierre d'Érèbe. Qu'une secte de fanatiques eût recours au meurtre pour s'emparer d'un talisman, c'était déjà une chose peu ordinaire, mais Simon n'accordait nul crédit à la fable selon laquelle le joyau permettrait aux Adorateurs de faire apparaître un démon ou une puissance du mal. Agathe, interrompue dans son exposé, n'avait pas eu le temps de convaincre son petit-fils de l'importance capitale de sa mission.

Simon rentra chez lui, bien résolu à ne plus se laisser entraîner dans pareilles aventures.

* *

*

On parla longtemps du fameux orage qui frappa Neubourg cette nuit-là. D'abord, il vint par surprise: bien que la journée eût été nuageuse, le ciel s'était dégagé durant la soirée et la nuit avait été claire. Vers cinq heures du matin, il se fit une grande noirceur comme si d'épais nuages sombres s'étaient accumulés spontanément au-dessus de la ville. Le vent se leva presque aussi soudainement, atteignant la violence d'un ouragan. Cela ne dura que quelques minutes comme un cyclone qui frappe et passe son chemin.

Le tonnerre gronda une fois, une seule: mais ce fut un grondement long et ininterrompu comme on n'en avait jamais entendu, et il fut ponctué d'une détonation telle que maints carreaux se brisèrent dans un certain secteur de la haute-ville. Simultanément, la foudre s'abattait sur une maison de ce quartier, un seul éclair, d'une luminosité sans précédent, au point que plusieurs personnes en restèrent aveugles durant des heures.

La résidence qui fut frappée, ancienne et vénérable demeure de pierre dressée au bord de la falaise, en surplomb du méandre de la Michikouagook et du faubourg Saint-Imnestre, fut entièrement détruite comme par une formidable explosion et les maisons voisines furent gravement endommagées. (Heureusement, parmi les plus proches, l'une était inhabitée et les résidents d'une autre étaient en voyage à l'étranger.)

Peu de gens prêtèrent foi au témoignage d'un cocher de fiacre qui passait à ce moment près de l'endroit où tomba la foudre. On mit ses exagérations sur le compte du traumatisme qu'il avait subi: en effet, il avait eu un bras fracturé en chutant de son siège et il resta aveugle pour la vie à cause de l'éclair.

D'abord, ce monsieur affirma que durant tout le grondement du tonnerre, plusieurs fenêtres de la dite maison brillèrent d'une intense lumière écarlate comme s'il y avait eu au rez-de-chaussée une très puissante lampe rouge. Puis la maison explosa littéralement; c'est ce qui produisit la détonation entendue par toute la ville et attribuée à la foudre. Simultanément, le cocher vit l'éclair, une ligne de feu éblouissante qui fulgura de la maison vers le ciel, oui, qui parut *monter* de la maison vers les nuages.

Son fiacre bousculé par la déflagration au moment où il passait devant la demeure, le cocher emporta le souvenir d'une ultime vision: juste avant l'éclair il avait entrevu, si brièvement qu'il aurait pu croire à une illusion, la forme immatérielle, plus subtile qu'une vapeur et immense comme un nuage, d'un aigle féroce déployé dans la tourmente au-dessus de la maison.

Depuis la mort de grand-père

Camille Bouchard

Camille Bouchard est né à Forestville en 1955. Il habite toujours au Saguenay.

*Écrivant depuis trois ans à peine, il a publié quelques contes et nouvelles dans des revues et fait de la bande dessinée. Il publiera prochainement une autre nouvelle dans **Pour ta Belle Gueule d'Ahuri**.*

DEPUIS LA MORT DE GRAND-PÈRE

La vie est comme un film qui se déroule trop vite; on parvient à saisir quelques images mais on n'a pas le temps de réfléchir à ce qu'elles signifient.

«On peut le faire examiner par un psychiatre...»

La femme bondit du fauteuil où elle était assise.

«Tu n'y penses pas! Chez les mabouls? Tu veux envoyer notre fils chez les mabouls?»

— Je n'ai pas dit qu'il fallait le faire interner, reprend l'homme. J'ai simplement suggéré de faire étudier son cas par un spécialiste.

— Mais il n'en est pas question, réplique-t-elle en tournant sur elle-même, les deux mains tendues comme si elle espérait saisir au vol une solution au problème. Les voisins le sauront, ses copains le sauront, «ça» se saura! On dira: «Tu sais, le petit Cadorette, eh bien, il est maboul. Ben oui, il paraît qu'il voit son grand-père partout. Faut être dingue, hein?» Ah non, jamais! Mon fils n'ira pas chez les fous!»

Ils ne me croient pas. D'ailleurs, ils ne m'ont jamais cru. Ils se sont disputés un moment, chacun plaidant sa cause à sa façon, puis ils se sont dit que c'était peut-être normal, ma façon à moi de réagir, que ça ne durerait pas... et ils ont paru satisfaits. Pas un instant ils n'ont pensé que je puisse avoir raison, que ce que je vois puisse

exister réellement.

Évidemment, eux, ils regardent avec leurs yeux d'adultes et ces yeux-là, grand-père me l'a dit, ça ne voit rien. Il m'a expliqué que mon regard d'enfant me fera voir ce que d'autres ignoreront toute leur vie.

Il avait raison.

Et il me le répète chaque jour, dans le miroir...

Le garçonnet, les larmes aux yeux, s'approche lentement de l'énorme miroir couvrant presque tout un mur de la chambre à coucher.

Le miroir de grand-père; le seul objet que le vieil homme ait laissé derrière lui avant de disparaître.

L'enfant effleure ses joues mouillées de la paume de sa main et trace du bout des doigts un dessin sur la surface froide de la glace.

Est-ce son esprit fatigué ou son regard troublé par les larmes? Il voit soudain le reflet danser et onduler tandis qu'un léger brouillard dissipe le décor alentour. Comme par magie, un second visage se superpose au sien, un visage maigre aux traits creux et tirés.

À mesure que l'image acquiert de la netteté, l'enfant sent un frisson parcourir son corps tandis qu'un picotement désagréable, semblable à un courant électrique, se fait ressentir à la racine de ses cheveux.

Il sort de la chambre en hurlant.

La première fois, j'ai été effrayé; j'ai même couru chercher papa et maman pour leur montrer grand-père dans la glace. Mais ils ont voulu me faire comprendre que mon chagrin me faisait voir des choses inexistantes et que... enfin, ils n'ont rien vu et n'ont pas voulu me croire.

Mais grand-père est revenu chaque jour pour me parler. Moi, je reste là longuement, face au miroir, à l'écouter m'enseigner la Vie, l'Amour, la Mort, tout ce qu'un enfant doit connaître — mais que trop de gens ignorent — avant de devenir adulte.

J'aimais bien grand-père avant et je l'aime encore plus depuis sa mort. Sans doute est-ce le fait de le rencontrer plus souvent; ne dit-on pas que la tendresse naît de la présence..?

«Tu sais, Valentin, chuchote le vieux de sa voix douce, c'est lorsqu'on est jeune que l'on comprend le plus de choses.»

L'enfant assis sur ses talons contemple les quelques cheveux blancs garnissant encore le crâne du vieillard.

«Grand-père, papa répète souvent que l'on apprend à tout âge.

— On apprend, oui, mais on comprend peu. Tu sais où tu apprendras et comprendras le plus?»

Le garçonnet porte un index à ses lèvres.

«À l'école?»

Le vieil homme penche un peu le corps vers l'avant, arborant un air mystérieux.

«À l'école, tu n'apprendras rien... ou si peu. Non. Là où tu découvriras le plus de choses, ce sera dans ton coeur, car une parcelle de chaque être humain est au-dedans de toi.

— Je possède donc en moi une partie de toi, grand-père?»

L'homme a l'un de ces sourires qui expriment tant de satisfaction.

«Oui, fils. Et moi, je recèle en mon coeur une

grande partie de toi, car tu es ce que j'aime le plus au monde.

— Je t'aime aussi, grand-père.»

Maman et papa, bien sûr, ne voyaient pas les choses ainsi et ils souffraient énormément de me voir converser avec le miroir. Un soir, je les ai entendu discuter et je me souviens de m'être demandé pourquoi ils cherchaient tant de solutions saugrenues à ce qu'ils appelaient «mon problème». Ça aurait été tellement plus simple de me croire et d'écouter parler grand-père.

Papa a prétendu que parce que le miroir était le seul objet appartenant au vieux — comme il l'appelait —, j'associais inconsciemment son image à mon propre reflet dans la glace.

Pauvre papa.

Comment aurais-je pu apprendre toutes ces nouvelles choses en n'observant que mon visage?

«Tu sais comment viennent les bébés? demande grand-père. Tu sais pourquoi tu es né?»

L'enfant secoue la tête.

«Parce que neuf mois avant ta naissance, il y a eu un instant d'amour; neuf mois avant que tu ne voies le jour, deux êtres ont pensé à toi, simultanément, avec tout l'amour possible.»

Et puis, de nouveau, maman et papa se sont rassurés. Ils se sont convaincus qu'avec le temps j'échapperais à ces visions et j'oublierais grand-père.

Seulement, voilà. Avec le temps, rien ne s'est «amélioré». Grand-père me rendait continuellement visite et, chaque jour, je m'asseyais deux ou trois heures devant le miroir pour l'entendre. Papa a fini par en faire des colères et maman, une dépression nerveuse. Moi, à ce moment-là, j'ai commencé à comprendre pourquoi l'on n'avait jamais retrouvé le corps de grand-père, mais

seulement un billet qu'il avait laissé où il était question de suicide.

L'homme pose violemment le verre vide sur le comptoir tandis que la voix étouffée de l'enfant lui parvient à travers la porte close. Il ouvre trop brusquement un tiroir qui étale son contenu d'outils sur le sol et un chapelet de blasphèmes monte dans la pièce.

«La solution, je l'ai! Saloperie! L'asile des dingues, mon cul! Ce qu'il lui faut, c'est un traitement de choc!»

L'haleine dégageant une fétide odeur d'alcool, il cherche un moment parmi les objets épars avant de refermer sa main tremblotante sur le manche d'un marteau.

L'homme porte l'outil à la hauteur de ses yeux et un pâle sourire étire ses lèvres.

«La solution? Plus de miroir, plus de visions; plus de visions, plus de problème!»

J'ai vu la main brandir l'arme et s'abaisser violemment sur la glace; j'ai vu les yeux s'arrondir lorsque, au moment où aurait dû se produire l'impact, le bras poursuit sa course en entraînant avec lui dans son élan le corps tout entier qui s'enfonça dans son propre reflet.

Que de publicité, que de sornettes on a inventées sur la disparition de papa! Que d'imagination on a déployée pour découvrir le fond de l'histoire!

Et pourtant, si seulement quelqu'un consentait à m'écouter, à me répondre autrement que par un sourire indulgent rempli de pitié... si seulement quelqu'un voulait retrouver, ne serait-ce qu'un seul instant, son regard d'enfant... il verrait ce que je vois tous les jours: papa et grand-père dans le miroir, ensemble. Et ils se chamaillent tout le temps... tout le temps...

M. Thouin

Jean-Yves Soucy

*Avec son premier roman intitulé **Un dieu chasseur** publié en 1976, Jean-Yves Soucy remportait le **Prix Études françaises** et le **Prix de La Presse**. La traduction anglaise est parue chez McClelland and Stewart à l'automne de 1979 sous le titre **Creatures of the chase**. Jean-Yves Soucy publie également au début de 1980 son second roman, **Les Chevaliers de la nuit**, et travaille actuellement à un troisième, **Je mourrai sans être vieux**.*

Né à Causapscal dans la vallée de la Matapédia en 1945, Jean-Yves Soucy habite depuis plusieurs années à Montréal.

M. THOUIN

Du jour qu'il les vit, M. Thouin ne put les oublier et ce qu'il redoutait par-dessus tout se produisit: sa vie en fut bouleversée. Lui qui, fonctionnaire depuis vingt-six ans, s'était efforcé d'éviter les dérangements, fut dérangé. Lui qui n'avait jamais connu que de vagues désirs facilement satisfaits ou réprimés fut en proie à la passion. Posséder! Les avoir à lui, rien qu'à lui, afin de pouvoir les aimer à loisir. Il lutta bien un moment, mais retourna quand même les voir. Ensuite, il n'eut plus de répit; leur souvenir ne quittait pas son esprit d'une seconde, il pensait à elles même au travail. Il en perdit le sommeil! Pareil chambardement dans son quotidien...

De guerre lasse, il se décida. C'était le soir; il devrait attendre au lendemain. Mais c'est tout de suite qu'il les voulait! Les heures s'étirèrent à n'en plus finir. Il essaya en vain de s'intéresser à un livre ou à la télévision et se coucha en espérant dormir rapidement. Peine perdue. Il les voyait dans toute leur beauté, inventait la douceur de leur peau et leur odeur, essayait d'imaginer ce que serait sa vie avec elles. Il lui semblait que rien ne serait comme avant.

Au matin il appela au ministère pour prévenir

qu'il était malade; sa première absence depuis cette grosse grippe, il y a neuf ans. Il retira de son compte en banque l'argent nécessaire, et soudain une crainte le saisit. Elles étaient uniques, sûrement; si elles étaient parties? Il regrettait d'avoir tant tergiversé. Il héla un taxi et se retint à la dernière seconde d'ordonner au chauffeur de faire vite. Son soulagement fut grand de les voir à la même place. Sveltes et racées, elles avaient fière allure. Il entra.

«Je veux les bottes rouges qui sont dans la vitrine.

— Je n'ai que celles-là. Je ne sais pas si la pointure...

— Pas d'importance», coupa M. Thouin.

Il ne reconnaissait pas sa voix et n'éprouvait pas cette timidité qui était sienne d'habitude quand il achetait les bottes qu'il collectionnait avec ferveur. Le vendeur n'eut pas l'air surpris et ne passa pas de remarques. M. Thouin paya sans sourciller l'équivalent d'une semaine de son traitement et se retrouva dehors, la boîte fortement pressée contre lui. De folles idées lui traversaient l'esprit. Une voiture le happait et il mourait sans avoir jamais eu l'occasion de toucher les bottes tant convoitées; un voyou le bousculait et s'enfuyait avec le paquet. Hâtant le pas, M. Thouin serra avec plus de force son trésor.

Enfin il fut chez lui. Il retarda le moment d'ouvrir le paquet et quand il se décida à briser la ficelle, ses doigts tremblaient d'émotion. Il posa délicatement les chaussures sur la table et retira ses mains avec précipitation. Il se sentait intimidé! Sa réaction le surprenait et il rit tout haut de lui-même mais ne les toucha plus. Il mangea à peine, sur le coin de la table, hésitant à déranger les bottes.

Plutôt que de les contempler comme il en avait envie, c'est à peine s'il les regardait à la dérobée. Elles étaient superbes; la lumière jouait sur les courbes du cuir lustré, les hauts talons et la cambrure du pied leur donnaient un port altier. Les dizaines d'oeillets où s'enfilaient les lacets faisaient autant de paires d'yeux qui le dévisageaient.

Il se retira dans la pièce voisine et s'étendit sur le lit; il était mal à l'aise. «Cette... présence dans la cuisine.» Présence? Cette idée l'occupa un moment. Tout cela devenait ridicule. Ces bottes étaient belles, particulières peut-être, mais elles restaient des objets, comme toutes les bottes entassées dans le placard. Il allait se lever, les emporter dans le lit et les posséder. Ensuite elles seraient à lui, comme les autres. Il se leva, décidé. «Vous allez rentrer dans le rang!» Ses mains étaient incertaines en les soulevant et il les porta à bout de bras, n'osant trop s'en approcher. À mesure qu'il revenait dans la chambre sa détermination faiblissait. «Les prendre comme ça, ce serait un... manque de respect.» Il les installa sur la commode et resta tout l'après-midi à les regarder; elles, elles le dévisageaient de haut, d'une manière quasi désobligeante.

Trouvant l'atmosphère quelque peu malsaine, il alla souper à l'extérieur. Une serveuse approchait et, du coup, ses souliers blancs disparurent pour faire place aux bottes rouges. L'illusion ne dura qu'un moment mais fut tellement forte qu'il sembla à M. Thouin entendre le martellement des talons. Il paya et s'en fut. Dehors, une passante venait, chaussée de bottes rouges. Il regarda attentivement et le mirage disparut. Le même bruit de pas. Agacé, M. Thouin entra dans un cinéma. Comme il s'y attendait, les bottes parurent sur l'écran. Il ressortit sans même s'être assis. Il rageait en

prenant le chemin du retour. Combien de jours ne vivait-il plus qu'en fonction de ces chaussures? Il s'était même absenté du travail à cause d'elles! Dire qu'il avait toujours pris soin que ses bizarreries n'occupent que le temps qu'il voulait bien leur consacrer. Cette obsession n'avait que trop duré. «Tuer le désir par la possession.»

Quand il rentra, les innombrables yeux le regardèrent avec effroi. Effroi mais également mépris. Il supporta la confrontation sans fléchir. «Je vais vous mater, moi.» Il était décidé. Même qu'il installa sur les meubles d'autres paires de chaussures comme spectateurs afin d'ajouter à l'ignominie.

Il s'éveilla dans un lit aux draps défaits. Une des bottes était tombée par terre, l'autre à moitié cachée par un oreiller. C'est en se rasant qu'il remarqua les marques sur son corps; là une écorchure, ici une égratignure, ailleurs un bleu. En dormant, il s'était blessé sur les talons aux arêtes vives. Il était tard et M. Thouin ramassa toutes les chaussures et les empila pêle-mêle dans un coin de la chambre; il rangerait ce soir. Pour l'instant il n'avait que le temps de filer au bureau. Ce matin il était en grande forme, son esprit enfin libéré de cette stupide obsession. Il put travailler en paix.

Le soir, avant même de manger, M. Thouin fit du rangement; il avait le désordre en horreur. Il posa les bottes rouges sur un meuble, bien en évidence. Elles n'iraient pas tout de suite rejoindre les autres dans le placard. «Elles n'ont plus le même regard.» Elles semblaient moins hautaines, moins intransigeantes. «Domptées.» Il les embrassa avec douceur.

Le lendemain, au réveil, il eut un choc. Les bottes étaient dans son lit. Pourtant il se rappelait bien que la veille elles trônaient sur la commode;

même qu'il les avait regardées un moment avant d'éteindre.

«Dis-moi pas que je suis somnanbule!»

Il avait parlé tout haut et c'était bon d'entendre une voix, même la sienne. Il repoussa la botte qui était blottie contre lui. «Elle a des yeux amoureux.» Il se leva et alla mettre les bottes dans le placard, les jeta, plutôt, au fond. Il était maussade. L'idée qu'il pouvait se lever la nuit et agir dans un état second lui déplaisait, l'insécurisait surtout. Il se dit qu'il n'aurait jamais dû acquérir ces bottes. Maintenant qu'il les avait, il allait les reléguer dans un coin inaccessible et essayer d'oublier jusqu'à leur existence.

Au milieu de la nuit suivante, des coups frappés à la porte l'éveillèrent. Il se leva en maugréant mais devint muet de stupeur: les coups venaient du placard! Il fit de la lumière et le bruit cessa. Il avait peut-être rêvé? Ou encore, les sons provenaient d'un appartement voisin? Après bien des hésitations, il s'approcha de la porte. Une pensée lui venait qu'il repoussait avec dégoût: les bottes. C'était trop absurde. Plein d'appréhension, il colla son oreille au bois. Rien, naturellement. Il avait rêvé. Un cauchemar. Il retourna donc se coucher, sans toutefois éteindre. Il faisait des efforts pour s'endormir, craignant que le bruit recommence; alors, l'explication du mauvais rêve ne tiendrait plus. Le sommeil ne vint que peu avant l'aube. M. Thouin s'éveilla quand même à l'heure habituelle. Un cri d'horreur accompagna la sonnerie du réveille-matin. Les bottes étaient dans le lit!

Il se précipita dans la cuisine, avala un verre d'eau et essaya de se calmer. Une phrase lui revenait sans cesse à l'esprit: «Elles ont réussi à ouvrir la porte du placard!» Il ne parvint qu'à moitié à se convaincre qu'il avait eu une autre

attaque de somnambulisme. Finalement, il trouva le courage nécessaire pour retourner dans la chambre. Les bottes étaient bien sur le lit, inertes comme des choses ordinaires. Il ne resta que le temps de récupérer ses vêtements, s'habilla hâtivement dans l'autre pièce et s'en fut au restaurant.

Au bureau on s'étonna sans le lui dire de son aspect négligé. Tout le jour il repensa à cette nuit affreuse, revécut surtout le moment du réveil, cherchant une explication rationnelle. Il était distrait et pour la première fois se fit réprimander par le chef de bureau au plus grand plaisir de ses compagnons de travail. Dans l'après-midi, on le demanda au téléphone. Il n'y eut pas de réponse aux «Allô! Allô!» Aucune voix, rien qu'un martellement de talons. M. Thouin raccrocha. Tout chavirait autour de lui. Il tentait de rationaliser, de se dire que quelqu'un avait percé son secret et lui montait une sinistre farce. Mais non. Le bruit qu'il avait entendu au téléphone était celui des bottes rouges, un bruit que, jusque-là, il n'avait qu'imaginé. Personne ne pouvait en connaître le rythme et la tonalité si caractéristiques. Il se leva et quitta le bureau sans rien dire, en oubliant même sa serviette.

Il erra un bon moment, puis une idée saugrenue lui vint à l'esprit. Avisant une cabine téléphonique il composa son propre numéro. La sonnerie retentit quatre fois et alors qu'il allait déposer le récepteur, on décrocha.

«Qui est là?»

Pas de réponse, sinon le martellement des talons. Livide, le coeur battant la chamade, M. Thouin poursuivit:

«C'est vous?»

Un seul coup de talon.

«Qu'est-ce que vous me voulez?»

Un miaulement, peut-être le chuintement de deux morceaux de cuir frottés l'un sur l'autre. Sa main tremblait tellement qu'il eut de la difficulté à raccrocher. Chancelant, il se laissa choir sur un banc. Peu à peu son corps se calmait mais pas son esprit. Il ressassait des questions auxquelles il se savait bien incapable de répondre. Ce miaulement de chatte amoureuse! Il en avait des frissons. Elles l'appelaient, lui... lui reprochaient son absence. Il les revit en fermant les yeux: belles et fières, sans doute volontaires et butées. «Et puis, non! Ce sont des objets, des choses sans vie. Il y a une explication toute simple: je trouble. Je suis en train de devenir fou!» Cette idée le rassura mais pas suffisamment pour qu'il puisse retourner chez lui, et il s'installa dans un hôtel.

Enfermé dans la chambre il analysa longuement la situation, repassa les événements des derniers jours. «Des hallucinations! Ma bizarrerie devient une maladie; je devrais consulter un psychiatre. Même pas. Je suis simplement épuisé. C'est ça. Surmené. Au bord d'une dépression nerveuse. Ou en plein dedans. Je vais prendre un congé et partir en voyage durant quelques jours. Dans un pays chaud où les gens vont pieds nus ou en sandales.»

Il somnola. Peu après minuit on frappa à la porte. D'un coup ses craintes redoublèrent. Il se raisonna. La chaîne était en place. Un employé; un autre client; quelqu'un qui se trompe de chambre; un incendie sur l'étage. On frappa à nouveau avec un brin d'impatience.

«Oui, oui.»

Il toucha la poignée.

«Qui est-ce?»

Le miaulement! Il éclata en sanglots. «Je suis fou. Je suis fou. C'est rien que ça.» À nouveau, la plainte de félin. Pris de panique, M. Thouin poussa un meuble contre la porte et se jeta sur le lit où il pleura, la tête enfouie sous l'oreiller. Malgré ses mains bouchant ses oreilles, il entendait les bottes qui faisaient les cent pas dans le couloir en s'arrêtant parfois pour feuler à voix basse devant l'huis. Le maneige dura toute la nuit et quand le calme se fit à l'aube, M. Thouin sombra dans un sommeil peuplé de cauchemars. On le réveilla à midi pour savoir s'il gardait la chambre un jour de plus. Il régla et partit.

Longtemps il marcha au hasard, anéanti tant au physique qu'au moral. S'en aller en voyage? Elles le retrouveraient au bout du monde. Il ne servait à rien de fuir et M. Thouin résolut d'affronter les événements. Il erra jusqu'au soir. Peu à peu un plan s'ébauchait.

Les bottes étaient sur la petite table à côté du téléphone. «Comme si elles attendaient un appel.» Elles avaient des yeux qui exprimaient à la fois reproches et joie. Il les prit dans ses bras et les pressa contre lui. Encore réticentes, elles devinrent peu à peu chaudes de sa chaleur. Il s'étendirent et elles s'abandonnèrent. C'est ce moment qu'il choisit pour agir. Il les saisit par le haut des tiges en serrant très fort; elles comprirent et leurs yeux s'emplirent de haine. Elles se débattaient, se balançaient, tentaient de le frapper; il dut les tenir loin de lui en se relevant. Ils luttèrent; l'homme sentait le cuir traversé de vagues musculuses. Malgré son dégoût pour ces bêtes, M. Thouin resta maître de lui et de la situation. La boîte était par terre, prête à recevoir les choses. Il les enferma et attacha le couvercle. Elles gigotaient encore, mais à l'étroit, ne pouvaient prendre assez d'élan pour briser le carton.

Avec horreur, M. Thouin se rendait compte qu'il était sain d'esprit. Il avait affaire à des choses vivantes, des choses qui l'avaient aimé et maintenant le détestaient. Absurde, mais pourtant vrai. Il ne cherchait pas à expliquer ou à comprendre; c'était plutôt le temps d'agir. Il suffisait d'admettre l'impossible et la solution s'imposait d'elle-même. «Pour se débarrasser d'un vivant, on le tue.»

Il s'en fut à pied, le paquet sous le bras. Les choses ne cessaient de remuer à l'intérieur du carton. Il marcha jusqu'au pont et entreprit de le traverser en dépit de son vertige. Plus bas, beaucoup plus bas, coulait le fleuve. Au milieu du pont, malgré la voix de femme qu'il entendait distinctement dans sa tête, malgré ses supplications, il lâcha le paquet dans le vide. La boîte tomba en tournoyant; les ficelles se rompirent; le couvercle sauta et plana. La boîte se renversa; l'air en freina la chute; le vent la déporta. Les bottes tombèrent lourdement côte à côte et disparurent dans un remous. Elles ne refirent pas surface.

Libéré du cauchemar, M. Thouin se sentait rajeuni. Il trouverait une explication pour justifier son absence du travail et tout redeviendrait comme avant. Les bottes rouges, il n'y repenserait plus dans quelque temps. Dans un mois il rirait de l'aventure, certain d'avoir rêvé. Déjà il commençait à douter de sa mémoire. Il était presque au bout du pont quand il entendit le pas derrière lui. Il se retourna d'un bloc: le trottoir était vide. «C'est dans ta tête, mon vieux. Prends une grande respiration. Calme-toi.» Il continua comme si de rien n'était mais le pas faisait écho au sien. Peu à peu son assurance s'effrita. Alors qu'il longeait une rue sombre il prit peur et se mit à courir. Le bruit resta attaché à lui comme une ombre. Il entendait en lui des reproches, la même voix de femme que

sur le pont, avant... «Tu nous as tuées! Tu nous as tuées!»

Il fallait leur échapper. Il plongea dans une ruelle et galopa à toute allure malgré ses poumons douloureux. Il avait réussi! Plus de sons à sa poursuite. Il allait déboucher dans une rue éclairée et pourrait regagner son domicile après quelques détours prudents. Soudain il les vit, formes fantomatiques dans la pénombre, brume roussâtre dans la grisaille. Elles bloquaient la sortie. Il se figea. Horreur! Elles avaient au moins trois mètres de haut. La bouche ouverte, il demeura pantelant, incapable de réagir. Une des bottes, son fantôme plutôt, tapait nerveusement de sa pointe sur le béton. «Meurtrier. Meurtrier. Tu es condamné. Nous allons t'écraser.»

Parcourir la ruelle en sens inverse? Elles le rejoindraient en un rien de temps. M. Thouin eut peur, peur, peur. Il allait mourir dans l'ombre comme un rat. Sans réfléchir, il sauta une clôture, se retrouva dans une cour qui, par bonheur, donnait sur une rue voisine. Il avait fait preuve d'une agilité qui le surprenait. La lumière! Se tenir près de la lumière. M. Thouin marcha (il ne pouvait plus courir) en louvoyant pour profiter des grandes flaques de clarté sous les lampadaires. Le bruit des bottes rouges le rejoignit comme il atteignait une grande rue tout illuminée de néons.

L'éternel solitaire cherchait maintenant la présence des autres, s'attardait près d'un groupe qui discutait au coin d'une rue, se mêlait aux gens qui sortaient d'un cinéma, les suivait discrètement. Tant qu'il serait en compagnie d'autres humains, dans la lumière, les bottes ne pourraient rien contre lui. Il n'y avait que ce bruit de pas que lui seul semblait entendre. Les trottoirs se vidèrent progressivement. M. Thouin fit alors le tour des

bars et, quand il fermèrent, alla de restaurant en restaurant. Le matin allait venir et avec lui le repos. S'il pouvait tenir jusque-là, il serait sauvé. Le bruit de pas le talonnait et l'homme s'y habitua jusqu'à ne plus y prêter attention. Les silhouettes apparaissaient tantôt dans une allée charretière, tantôt dans un portique sombre. M. Thouin fuyait alors en détournant la tête.

Le jour se fit lentement. Plus d'apparitions et le martellement des talons diminua d'intensité. Déjà les gens étaient plus nombreux: travailleurs revenant de l'usine ou se rendant à l'atelier. Il pouvait rentrer. Il s'approcha d'une bouche de métro. Ils étaient plusieurs à l'arrêt à attendre avec M. Thouin. Il avait hâte d'être chez lui et de dormir.

Encore une fois le bruit familier se fit entendre. En plein jour! Avec plus de netteté que jamais! Il n'y aurait donc pas de répit? Le bruit se rapprochait: une femme sortait du métro, chaussée de bottes. Des bottes rouges en tous points semblables aux autres. M. Thouin s'appuya au mur et ferma les yeux. Malgré l'air frisquet, il transpirait. «Rien qu'une coïncidence. Un incroyable et malheureux hasard. Un hasard.» Mais ce bruit si caractéristique...

La femme prit place dans la file d'attente et s'occupa à lire une revue. M. Thouin ne pouvait que regarder ces bottes si réelles sans penser à rien. À moins que ses pensées se bousculent si vite qu'il n'en perçoive aucune. Tout à coup l'une des bottes se mit à taper sur le sol comme il l'avait déjà vu faire. Les deux bottes le lorgnaient, leurs yeux pleins de haine et de morgue. «Nous t'avons trouvé, meurtrier. Meurtrier.» La même voix. Les mêmes bottes. Le décor se mit à tourner et M. Thouin, qui avait résisté toute la nuit à l'épouvante,

y sombra d'un coup. En hurlant, il se précipita sur la femme, la terrassa et l'étrangla. Elle avait des yeux agrandis qui tournèrent; son râle se tut en même temps que les bottes cessèrent de se débattre. M. Thouin ricanait. Les témoins n'avaient pu les séparer à temps. La femme était morte et l'homme soudainement calme, hébété presque, attendit sans bouger que la police le cueille.

Il n'y avait rien à comprendre à ce meurtre. Aucun mobile. L'assassin ne connaissait pas la victime et l'enquête établit qu'il avait un passé exemplaire. Des compagnons de travail indiquèrent cependant qu'il semblait changé depuis quelques jours. On pensa à la folie, surtout que l'assassin n'avait aucune explication à fournir. Le juge référa le présumé coupable à des psychiatres. M. Thouin, espérant quelque compréhension et confiant que ces professionnels pourraient lui fournir des éclaircissements ou le rassurer grâce à un mot latin compliqué, leur raconta sa mésaventure. Ils furent unanimes, et M. Thouin, déclaré inapte à subir son procès, fut interné.

Rapidement, le patient cessa de clamer qu'il n'était pas fou et se laissa vivre. Il était logé, nourri et entretenu. Sa vie se déroulait sans heurt et sans imprévu. Il était un pensionnaire exemplaire, respectueux du règlement, calme et serviable. Il était... heureux. Comme on devait le soigner et qu'il fallait bien qu'il parle, M. Thouin s'amusa à tenter de retracer l'origine de son fétichisme. Le psychiatre le considérait avec respect, amitié presque.

Mais la rémission fut de courte durée. Il y eut d'abord des bruits de pas entendus la nuit. M. Thouin en perdit le sommeil et quand, après bien des hésitations, il en parla à son médecin, celui-ci prescrivit des calmants. Abruti, le patient sombrait

chaque nuit dans un coma; cependant, le bruit se manifesta dans la journée, le suivant à sa promenade, le pourchassant dans les couloirs de l'hôpital. M. Thouin se transforma rapidement en un être irascible aux réactions imprévisibles. Il eut des crises, des hallucinations; il se plaignait d'entendre des voix, puis d'apparitions. Malgré les médicaments, il hurlait la nuit. Il manifesta des tendances à l'autodestruction: le matin, il était couvert d'ecchymoses et de plaies. Un beau cas! On attachait le malade à son lit chaque soir.

Maintenant, le psychiatre ne sait plus trop que penser. Les fantômes de cet homme semblaient si vrais, il était tellement convaincant en demandant de l'aide. Ces bruits de pas que des employés ont déclaré avoir entendus la nuit? Ces empreintes relevées dans la cour sous la fenêtre de la chambre de M. Thouin? Et surtout la mort de l'homme, retrouvé les os broyés, encore attaché à son lit dont le sommier de fer était tordu? Ce M. Thouin écrasé comme une bestiole qu'on aplatit du bout du pied?

Cocktail

Michel Bélil

Né en 1951 à Magog, Michel Bélil a vécu longtemps à Asbestos, puis à Drummondville, Terre-Neuve, Halifax, Ottawa et enfin, Québec, où il habite toujours.

*Il publiait, en 1978, un premier recueil de contes fantastiques, **Le Mangeur de livres**, et collaborait à la revue **Requiem/Solaris**. Michel Bélil possède un roman en quête d'éditeur, **Greenwich**, et deux recueils de contes en préparation, **Amianteville** et **Déménagement**.*

COCKTAIL

Depuis deux jours, ils avaient littéralement assailli le moindre dépanneur de la ville. Viandes froides, biscuits, olives, sardines, fromages fins, pâtés, cornichons, légumes frais, pains de ménage, pâtisseries.

Avec des gestes de haute voltige, la femme ajoutait un zeste de citron à son punch. Un punch de son invention, il va sans dire.

«Pourrais-tu déboucher les bouteilles de vin, mon chéri?»

— Pourquoi? On a tout notre temps.

— Pour les faire respirer, voyons!

— Tu parles! Faire respirer du vin bon marché! Tu as de ces idées!»

Il l'a regardée. Elle n'a pas bronché. Lorsqu'elle avait quelque chose en tête!

Il a pris un tire-bouchon dans le tiroir.

Par la fenêtre de la cuisinette, les vagues de La Profonde se fracassaient aux récifs.

«Foutu temps! Pourvu que ça n'empêche pas nos invités de venir à notre cocktail!»

Moins d'une minute plus tard, l'homme revenait à la cuisinette et, à l'aide d'un couteau (cadeau d'une sienne tante morte depuis lors d'un cancer épouvantable), commençait à trancher le pain avec une précision toute mécanique.

Le couple mettait la dernière main à ses préparatifs.

Il faisait tellement mauvais qu'on ne pouvait deviner l'autre côté de la rivière.

«Tu n'entends rien? On dirait qu'un asthmatique...

— Plutôt un moteur qui étouffe...»

La femme a brassé le punch, inquiète. Puis elle a tourné la tête vers le salon.

«Écoute, je te laisse goûter à mon chef-d'oeuvre pendant que je vais fureter plus loin. Il y a peut-être quelqu'un à la porte...

— D'accord, mais fais vite. Il nous reste encore certains détails à régler.»

Cinq minutes plus tard, n'entendant plus que ce souffle, l'homme s'est retourné. De sa position, il ne pouvait rien voir de la table d'hôte, ni de la porte.

«Marie? Marie, réponds-moi!»

Entre deux respirations, on pouvait entendre la pluie battre rageusement le toit. La rivière se couvrait de brouillard. Pourtant, nul n'avait encore téléphoné pour s'excuser de ne pouvoir venir.

«Marie?»

Il a risqué un pas dans le salon. Sa femme avait disparu.

Les bouteilles de Feux Follets, achetées le

matin même, tanguaient sur la table au milieu des canapés et des amuse-gueule.

Une sorte de dyspnée lancinante. Les bouteilles respiraient.

*

* *

N'obtenant aucune réponse, un des invités, sous la pluie battante, a jeté un coup d'oeil par la fenêtre. De la lumière coulait sur les meubles comme du miel baratté. On n'entendait que La Profonde mugir telle une bête de corrida.

Sur la table d'hôte, parmi les restes du repas, trois bouteilles de vin ouvraient goulûment la gueule.

Amputation

Michel Bélil

AMPUTATION

Des ballons carrés, gélatineux, sont descendus en chute libre sur la ville endormie. Ils fondaient en touchant le sol et coulaient lentement, comme de la guimauve, vers la rivière blanche.

Vingt-quatre heures plus tard, dans les mêmes circonstances, le ciel a déversé son trop-plein de masques nègres. Le noir et le brun ont mis une heure avant de se confondre à l'asphalte des rues.

Déjà, les choses du ciel résistaient.

Le surlendemain, à la tombée de la nuit, un zoo inquiétant peuplé de panthères, de tigres et de lions est apparu dans le paysage. Les bêtes ont mugit la nuit durant. Elles avaient faim et se cherchaient des proies faciles. Trois poulets et un chaton ont été dévorés. Puis le cauchemar a été avalé par la barre du jour.

Les parents interdisaient à leurs enfants de sortir pour sauter à la corde. Au couvre-feu général de six heures, la population se barricadait en tremblant. Et tant pis pour le malheureux, surpris par l'heure tardive: il devrait se débrouiller pour retrouver son chemin!

Trois jours plus tard, la nuit a accouché de vipères et de cancrelats venimeux. Les taudis de la

rue Principale ont essuyé le gros de l'attaque. Les rats regroupés en clans ont hanté la banlieue. Des familles entières ont péri. Le soleil a dû chauffer deux heures avant de pouvoir transformer les choses en boue spongieuse. Quant aux rats, ils sont retournés aux égouts en traînant derrière eux les restes de nourriture. À l'angélus du midi, tout était presque sec.

Il fallait cesser les apitoiement stériles et passer à l'attaque! Le Conseil municipal a offert une forte récompense à quiconque trouverait l'antidote au mal venu du ciel.

*
* *

Marco, de santé précaire, à l'agonie depuis des lustres, venait de s'échapper en sueur d'un rêve étrange. Il avait vu la nuit vivre. Il avait entendu — ou cru entendre — des beuglements interminables. Il avait senti peser sur la ville isolée quelque menace épouvantable.

Fiévreux, l'enfant s'est levé et s'est avancé jusqu'à la porte. Il titubait et devait s'agripper aux meubles pour ne pas s'affaler par terre.

«Maman, je sais quoi faire pour guérir la ville.»

La mère s'est précipitée à sa rencontre et l'a forcé à regagner son lit.

Marco a fait un second rêve. Il se voyait griffant le fond de l'air. Sous le vernis, apparaissaient des formes en filigrane: têtes méphistophéliques, protubérances grotesques, canines sanguinolentes. Tout un monde en gestation, bientôt fin prêt pour la curée nocturne.

L'enfant est mort à l'angélus du soir dans son lit mouillé de pleurs. Il ne lui restait plus qu'à amputer son corps malade pour sauver la ville menacée de gangrène.



Parution le premier juin :
Un numéro double spécia.

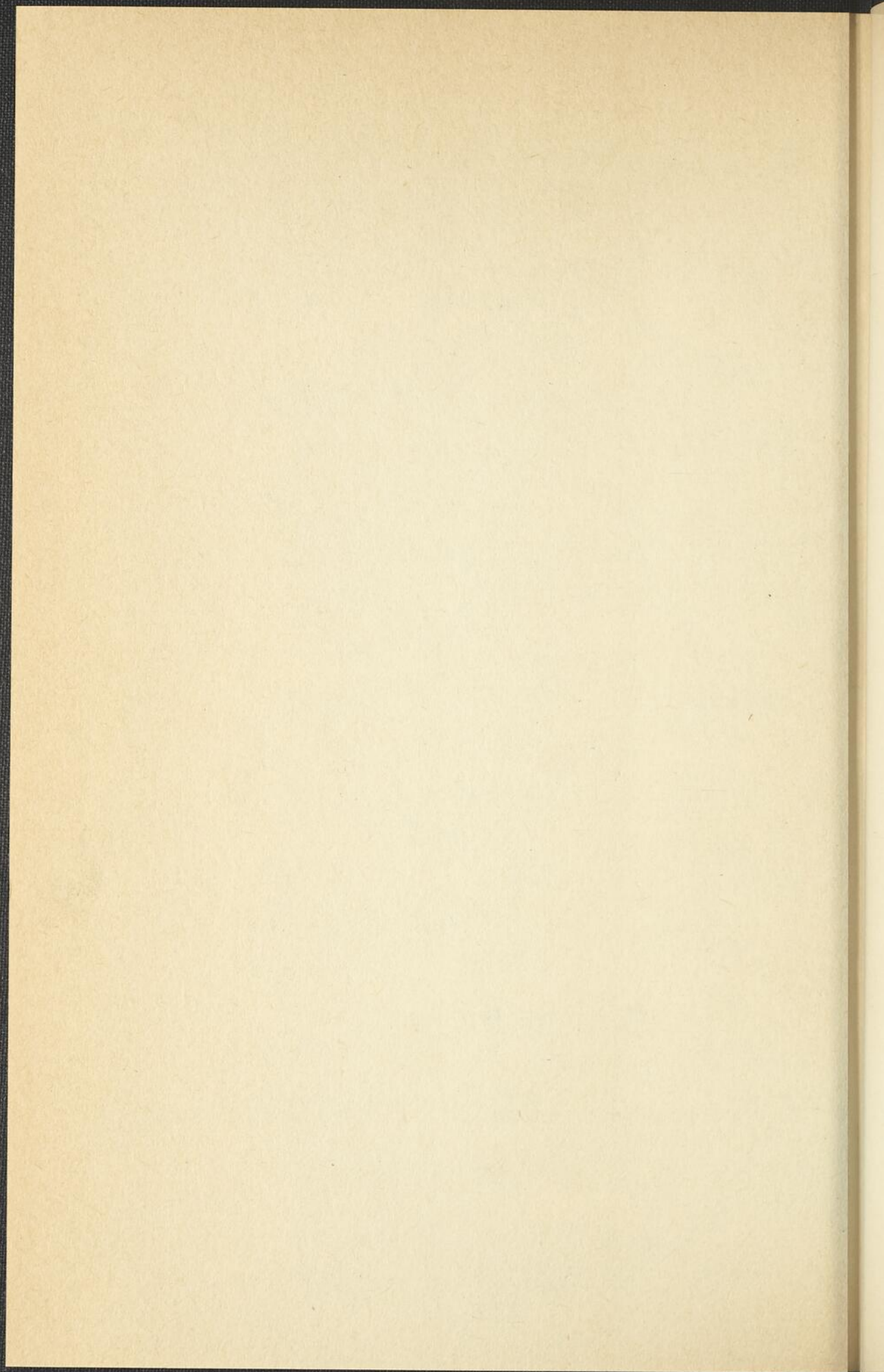
«**POÉSIE 1980**»

Des poèmes
de plus de 35 écrivains.

Dans le numéro 90 — Mai

Les actes du
COLLOQUE NBJ 1980

«La Nouvelle écriture»
tenu à l'UQAM, le 29 février.



Bulletin d'abonnement



La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La nouvelle barre du jour
vous offre gratuitement
un des livres suivants
publiés par
VLB ÉDITEUR

Sagamo Job J
Victor-Lévy Beaulieu

La Surface du paysage
Claude Beausoleil

Rose Marie Berthe
Hugues Corriveau

Lueur
Madeleine Gagnon

12 numéros, un an
au Canada : \$30.00
à l'étranger : \$36.00

nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Livre choisi _____

Achévé d'imprimer
en mars mil neuf cent quatre-vingt
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Louiseville - Montréal.
Imprimé au Canada



Des textes de

André Belleau
Yves Thériault
Esther Rochon
André Carpentier
Marie José Thériault
Jacques Benoit
Daniel Sernine
Camille Bouchard
Jean-Yves Soucy
Michel Béllil

